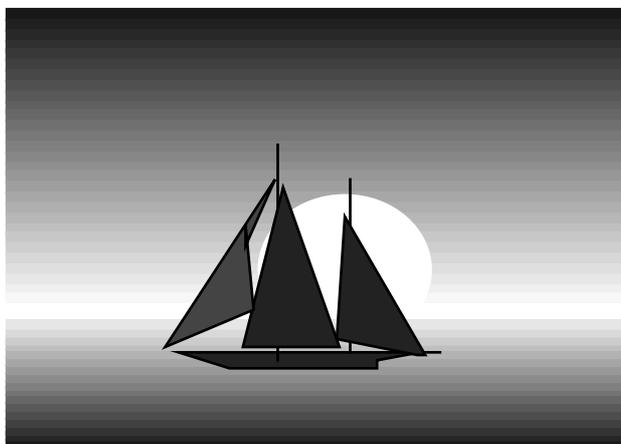


A TRAVERS CHAMPS



Le travail

Les signes ont, pour la pensée, la même importance
qu'eut pour la navigation, l'idée d'utiliser le vent afin
d'aller contre le vent. Frege

Jean-Pierre Depétris, René Descartes, Pierre-Laurent Faure,
Francine Laugier, Vincent Meyer

Choses dont on ne saurait dire si elles existent ou si elles n'existent
pas, Conte de Faits, Immobile homme, Esquisses d'une mécanique du
sens, Les Arcanes du bleu, Traité de la lumière, Pensée et travail...

Le SéD'éReX 
> Séminaire D'écrituRe eXpérimentale <

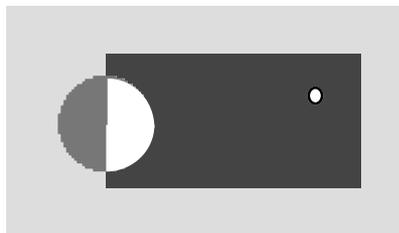
50 francs
francs

Abonnement 120

Jean-Pierre Depétris

DU JUSTE ET DU LOINTAIN

Essai sur la poésie et la logique



SéD'éReX

*L'image est une création pure de l'esprit.
Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées.*

Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte — Plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique... etc.

Pierre Reverdy - *Nord-Sud* 1918.

Citée par André Breton dans
Le Manifeste du Surréalisme. 1924

100 pages
Prix public 66 Francs
(Sans frais de port)

A TRAVERS CHAMPS

Numéro 1, hiver 1997 *écriture, mécanique et logique*

Sommaire

Le SéD'éReX qu'est-ce que c'est ? Sur ma façon d'aborder les ateliers d'écriture : Jean-Pierre Depétris - Le couvercle et la boîte - Correspondance J-P Depétris & P-L Faure - Logique, écriture et créativité : Ph. Nguyen Van Minh

32 pages, 25 francs.

Numéro spécial, juin 1997 *Quand on parle avec la plume*

Un atelier d'écriture au Collège Edgar Quinet à Marseille, théorie et pratique.

32 pages, 25 francs.

Numéro 2/3, automne 1997 *Le sens, les sens*

Sommaire

Langage, création et connaissance : Nguyen Van Minh - Choses qu'on ne perçoit qu'après les avoir conçues - Quelques notions devenues imprécises - Authentique rapport à la Drac : J-P Depétris - Un écrivain dans la classe : G. Crespo - Quatre textes : P-L Faure - Fablier de l'étrange : M. Marta - Quelques remarques en marge de l'écriture : J-M Bailleu

52 pages, 50 francs

Numéro 4/5, printemps 1998 *Le travail* 50 francs

A TRAVERS CHAMPS

Bulletin du *SILEX*

C/° J-P Depétris 50 rue Fort du Sanctuaire
13006 Marseille

*Pour couper court à travers la
division du travail intellectuel*

Le numéro 30 francs
Abonnement 4 numéros: 120 F

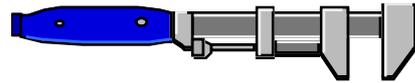
Je m'abonne à partir du N° 6 (120 F)

Je désire recevoir :

- Du Juste et du lointain (66 F)
- A Travers Champs N° 1 (25 F)
- A Travers Champs N° Spécial (25 F)
- A Travers Champs N° 2/3 (50 F)
- A Travers Champs N° 4/5 (50 F)

Je joins à l'ordre du *SILEX*
un chèque de la somme correspondante.

Éditorial



Clé à crémaillère

Le concept de travail n'a réellement de sens que dans la mécanique, où il met en relation la force et le déplacement, et en obtiennent avec lui un certain nombre de mots de la même famille : énergie, puissance, échange...

Si l'on prenait le concept de travail tel qu'il s'emploie en mécanique pour l'appliquer au travail humain, il recouvrirait alors à peu près exactement celui de pensée : fabriquer et déplacer des signes, et finalement énoncer.

Disons que travailler soit déplacer des concept(ion)s.

Déplacer des conceptions, les déplacer réellement, cela ne peut se faire qu'en déplaçant des outils : faucille, marteau, règle, stylo... c'est pourquoi il est assez fatiguant de travailler. La parole seule peut parfois nous donner l'ivresse d'une certaine facilité. C'est en général qu'aucun travail résistant ne la retient, et cela pour deux raisons possibles : soit parce qu'elle ne déplace rien, soit parce que le travail a déjà été accompli.

Il est cependant une façon moins fatigante de travailler. Elle est la portée de tous : c'est rêver. Le travail du rêve consiste à déplacer des concept(ion)s en déplaçant des percept(ion)s : à employer comme outils conceptuels des traces mnésiques de percepts. C'est moins fatiguant que tout autre travail, mais ça n'en produit pas moins de la résistance.

Pratiquement, il n'y a jamais de travail moteur sans travail résistant.

La mécanique moderne s'est toujours évertuée à réduire pratiquement les résistances, les frottements — et la psychanalyse lui a emboîté le pas — tandis qu'elle associait dans la théorie le travail moteur aux formes supérieures d'énergie, et la résistance à ses formes dégradées. Or ce n'est qu'un horizon théorique. Pratiquement, on ne peut supprimer la résistance sans supprimer le travail, car elle est aussi bien la force portante. Sans frottement pas de flottaison pour le bateau ; pas de vol pour l'aile, sans résistance de l'air.

Si l'on feuillette l'antique *Mécanique* d'Aristote, on sera étonné de voir l'importance inverse accordée au travail résistant. Succinctement, Aristote considère que le travail est conservé, reproduit, par la résistance.

Mieux on comprend la mécanique moderne, plus celle d'Aristote paraît absurde. Trop, justement. Elle n'était quand même pas qu'une stérile spéculation et devait bien avoir quelques applications opératoires.

Malgré ses erreurs incontestables, elle témoigne d'une attitude intéressante : plutôt que de penser la résistance comme un **obstacle**, elle adopte immédiatement — trop sans doute — la posture d'en faire un **support**

Qu'est-ce qui pourrait bien exercer un travail résistant à celui de la pensée ? Mon petit doigt me dit que ça aurait à voir avec ce qu'on appelle la **consistance** d'un énoncé.

Cette consistance tient d'un côté à celle d'un système signifiant, à sa syntaxe, à sa cohérence logique, et de l'autre au référent, aux choses, disons au réel qui se prête avec plus ou moins de souplesse ou de fermeté à supporter la pensée.

Tout le problème serait de faire la part entre ces deux résistances : celle du réel et celle de ce qui est bien un jeu de règles syntaxiques. Est-ce le réel qui est rationnel, ou le rationnel qui est réel ?

Je serais tenté de chercher une solution plus fine, et plus poétique, dans le sens des intuitions de Caillois.

Là n'est plus la question. Ou plutôt, si la question est bien là, nous n'avons pas jugé utile d'en débattre dans ce numéro sur le travail. Nous avons préféré présenter des textes dans lesquels elle est en jeu.

Un véritable travail théorique sur cette question soulève une contradiction insurmontable : Quoi qu'on dise du travail de la pensée, c'est déjà exercer un travail de la pensée, et ce travail là devient l'objet de son propre travail. Comment produire dans ce cas un énoncé qui ne s'applique à lui-même ? Comment faire que le commentaire ne soit pas son propre exemple ? Comment penser autrement que par sophisme, ou encore par koan ? C'est un peu ce que nous avons choisi de faire.

Choses dont on ne peut dire si elles existent ou si elles n'existent pas (page 5), est le chapitre qui précède *Choses qu'on ne perçoit qu'après les avoir conçues* de *Quelques temps ici*, paru dans le numéro 2/3. Que ce texte parle du travail ne peut pourtant oblitérer le travail qu'il exerce.

Contes de faits (page 13) de Francine Laugier exerce un travail qui n'est pas sans parenté avec le texte précédent. Enchaînement excessivement rapide de propositions courtes éveillant l'intuition, soit pas la description laconique de perceptions des sens, soit par le ton naturel de la parole. Une puissance maximale résulte alors d'un minimum de dépense de force.

Tout le travail est fourni, non pas par les relations que les mots établissent entre eux, mais par la relation que les choses, vivement évoquées par les mots, établissent entre elles.

On peut, si l'on y tient, n'y lire que des mots qui évoquent des choses — on y goûtera toujours un silence — comme on peut se satisfaire de ne voir dans une peinture de Signac qu'une belle représentation d'une scène quotidienne.

Immobile homme (page 20) de Pierre-Laurent Faure, travaille d'une toute autre façon ; en un sens, même, ne travaille pas : il tourne sur lui-même et ne produit aucun travail. L'écrit agit comme un moteur : il fait travailler. Il provoque irrésistiblement un travail d'interprétation. Il travaille comme un koan.

— Que dit-il ? Comment le comprendre ? Comment savoir si l'on a tout compris ? S'il y a seulement quelque chose à comprendre ?

— Et si comprendre était du travail, relevait bien d'une dynamique ? et si comprendre une pensée n'était qu'en induire d'autres pensées ?

Les 32 clés (page 23) travaillent encore différemment. Elles produisent du travail résistant. Le nombre 32 n'est pas indifférent, qui évoque le jeu de carte et suggère une combinatoire plutôt que la lecture linéaire.

Un faisceau de relations combinatoires oppose une résistance au travail de la pensée : il ne l'arrête pas, mais la supporte.

La deuxième partie d'**Esquisses d'une mécanique du sens** (page 33) ne vient ni clore ni conclure ; plutôt briser cette fallacieuse distinction entre écrits à vocation esthétique et ceux à vocation théorique, qui place les premiers sous le registre d'un autotélisme aussi stérile que le caractère exclusivement référentiel des seconds les rend aveugles.

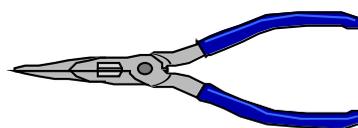
La conclusion, brève, synthétique, nous la laissons à Vincent Meyer, avec quelques touches de ses **Arcanes de bleu** (page 39), puis à Descartes,

On connaît de Descartes le philosophe, mais on ignore le poète. — Aurait-il écrit une œuvre poétique inconnue ? Oui, d'autant plus inconnue qu'elle est au sein de son œuvre philosophique. Pour exemple : le quatrième chapitre du **Traité de la lumière** (page 40). Dans chacun de ses livres, Descartes a réinventé intégralement sa forme et son style.

Suivent quelques travaux du séminaire qui fonctionnent enfin depuis le début de l'année. (page 43)

ATC N°1 avait déjà signalé le récent ouvrage de Roger Pouivet *Esthétique et logique*. Il vient d'en faire paraître un second : *Après Wittgenstein saint Thomas*, dont l'intérêt et l'intelligence ne suffisent pas à faire avaler les thèses sans ciller. : **Le travail et la pensée et la question du sujet** (page 50).

par Jean-Pierre Depétris



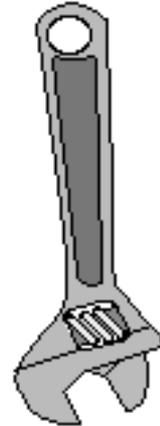
Pince

Quelques suggestions de lectures à propos du travail :

- Aristote, *Leçons de Physique*, Presses Pocket, coll. Agora.
- Descartes, *Œuvres philosophiques*, tome I, Classiques Garnier.
- P. Sandori, *Petite logique des forces*, Poche Seuil.
- K. Marx, *Manuscrits de 1844*, G-F.
- J. Needham, *La science chinoise et l'Occident*, Seuil.
- S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, & *Sur le rêve*, Folio
- L. Munford, *Technique et civilisation*, Seuil
- A. Breton, *Manifestes du Surréalisme*, *Nadja*, *L'Amour fou*, *Les Vases communicants*, Folio.
- J.L. Austin, *Quand dire c'est faire*, Seuil.
- R. Caillois, *Les Impostures de la poésie* (dans *Approches de la poésie*), Gallimard, *Nécessité d'esprit*, Gallimard.
- J. Dietzgen, *L'Essence du travail intellectuel humain*, Champ Libre.
- P. Valéry, *L'idée fixe*, *Ego scriptor*, Gallimard
- T. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Champ

CHOSSES DONT ON NE PEUT DIRE QU'ELLES EXISTENT NI QU'ELLES N'EXISTENT PAS

Jean-Pierre Depétris



I LA FORCE

Le 16 juin

« Il nous donne la force, la force d'accomplir ce que nous entreprenons », m'avait dit un prêtre. « Mais il nous manque toujours un peu de force. Il nous manque juste le peu de force qui pourrait nous faire croire que nous aurions réussi sans Son aide. »

Je comprenais très bien ce qu'il voulait dire, mais je ne l'aurais pas énoncé ainsi.

« Une vie d'homme exige d'être vécue de toutes ses forces », aurais-je plutôt dit ; « une vie d'homme suppose de vivre au-delà de ses forces. »

*

Le discours qu'ils tiennent sur leur religion est toujours privé de cet excès que possèdent leurs livres saints.

Quand ils nous parlent de leur religion, c'est toujours au fond de cet excès qui leur manque, dont ils parlent.

II CE QUI SE CONÇOIT BIEN

Le 14 mars

« Ce qui se conçoit bien s'exprime clairement », disent-ils.

On peut avoir toutes les peines du monde à exprimer ce que l'on conçoit bien.

On peut au contraire maîtriser parfaitement un système de signes, jongler avec, et ne plus être en mesure de concevoir très bien ce qu'il signifie.

*

Mais peut-être confondent-ils expression et énonciation. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » ; et je crois que l'on disait bien ainsi à l'origine.

Cependant, il est vrai qu'énoncer peut servir à mieux concevoir.

III PRINCIPES DE LEUR SCIENCE

Le 24 avril

Principes de leur science :

— Application d'hypothèses mathématiques à la nature.

— Compréhension globale et plein usage de la méthode expérimentale.

— Géométrisation de l'espace et généralisation du modèle mécanique à la réalité.

*

L'idée d'un législateur suprême était-elle indispensable au développement de leur science ou, au contraire, était-il indispensable qu'ils s'en débarrassent, et auraient-ils aussi bien pu se « passer de cette hypothèse » dès le début ?

C'est ce qu'on se demande.

*

Le 2 mai

(Lecture de Descartes)

Magistrale démonstration géométrique de l'accélération :

Un triangle rectangle ABC. La hauteur AB représente le déplacement. L'élargissement de l'espace « depuis le sommet A jusqu'à la base BC représente l'inégalité du mouvement ».

On coupe le triangle par l'horizontale DE. La distance AD (du sommet A à la sécante DE) sera parcouru dans le temps que représente la surface ADE.

La distance DB (la suite du déplacement jusqu'à la base BC) sera parcourue dans le temps que représente DECB : « où il faut remarquer que l'espace moindre représente le mouvement plus lent ».

Voilà qui est tout à fait étonnant, car il ne s'agit pas d'une vague représentation dans laquelle les lignes et les surfaces nous donneraient une simple idée des accélérations, mais bien de mesures précises. Comment est-ce possible ?

Pourquoi le monde obéiraient-ils à ce point à des lois géométriques ?

Pour Descartes, la réponse est simple : « parce que Dieu a donné ces lois à sa création ».

IV LE TOUT PUISSANT

L'Argentières, le 17 juin

« Le Tout-Puissant », « Le Créateur », c'est ainsi qu'ils nomment leur dieu.

Ils sont eux-mêmes puissants et créateurs. Toutes leurs connaissances sont tendues vers la création et la puissance.

*

La puissance, à la suite de Descartes et de quelques autres, ils l'ont mise en équation ; et le travail, la force, l'énergie...

Qu'est-ce que la puissance ? Le quotient du travail sur le temps. L'unité de puissance est le watt, qui vaut un joule par seconde.

Alors qu'est-ce que le travail ? Le travail est le produit de l'intensité de la force par le déplacement. Si le déplacement a lieu dans le sens de la force, on le dit *moteur*, s'il a lieu en sens inverse, on le dit *résistant*. Si le déplacement et la force font un angle, le travail est égal au produit de la force par la projection du déplacement sur la direction de la force.

Et la force, qu'est-ce que c'est ? La force est le produit de la masse par l'accélération. Et la masse ? Le produit du volume par la densité.

*

Le 18 juin

La masse est encore la racine carrée du quotient de la vitesse par l'énergie... $E = MC^2$

— Comment est-ce possible ?

— Non, quand on est arrivé jusque là, on est moins étonné qu'on a pu l'être d'abord par l'accélération de Descartes : on a compris le truc.

En fait le monde n'a que faire des lois de la géométrie et de l'algèbre. La vérité est que ces lois servent de métaphore au monde.

On s'en doutait déjà un peu, sans bien le comprendre. Mais n'est-ce pas plus étonnant encore ?

*

« Le travail c'est la santé », « le beau temps donne de l'énergie », « la sieste aide à refaire ses forces »..., voilà d'autres emplois des mêmes mots. Leur sens est parfaitement compréhensible, mais il demeure vague ; leur définition, lâche. Ils permettent sans doute d'énoncer ce que l'on veut dire, mais essayez un

peu d'établir des corrélations rigoureuses entre ces propositions.

Maintenant, établissez entre ces mêmes mots des définitions serrées, entrelaçant entre elles des relations basées sur des proportions géométriques : par exemple que l'énergie est la masse multipliée par le carré de la célérité.

Vous définissez déjà cette tautologie que la masse est le carré de la célérité divisé par l'énergie, ou encore que la célérité est la racine carrée de la masse divisée par l'énergie.

Vous pouvez alors commencer à parler du monde que vous avez sous les yeux à l'aide d'un vaste schème de telles tautologies. Qu'importe si le monde obéit à des lois, puisque ces tautologies le font ; qu'importe si le monde est rigoureux, puisque votre langage l'est.

Celui qui n'est pas rompu à ce langage aura peine à me croire ; à croire, du moins, qu'un tel langage mène à quoi que ce soit.

Il n'aura pas tout à fait tort : un tel langage ne mène à rien, puisqu'il n'est fait que de tautologies. Pour mener à quelque chose, encore doit-il passer par les actes, l'œuvre, la création.

*

Car un autre caractère de ce langage est qu'il ôte toute place à un sujet déjà fixé ; il est « objectif ». Les énoncés n'ont aucun sujet, et quiconque s'en sert peut se les assujettir.

Leur langage scientifique est en tous points semblable aux machines qu'ils construisent par son aide — aux machines que l'on trouve sur les chantiers.

V MACHINES

Le 19 juin

Mieux que des animaux ou des outils, ils utilisent pour travailler des machines. La machine n'est ni outil, ni animal, et pourtant un peu les deux.

La machine est comme un animal ; un automate fait d'ensembles de jeux de forces parfaitement réglés, d'un emboîtement de mécanismes.

Leurs voitures ne sont pas tirées par des chevaux, mais leur conducteur ne vous paraît rien faire de très différent d'un cocher, si vous n'êtes que passager. Et le conducteur de grue est comme un cornac sur son éléphant.

Mais si vous vous mettez à conduire, alors tout est différent : la machine est comme un outil.

Les machines toujours ont des poignées ; elles ont des leviers, des boutons, des volants... elles ont généralement un siège, un habitacle.

Les machines ont deux bouts, voilà ce qu'on pourrait dire : l'un aux prises avec le monde — l'objet du travail —, et l'autre qui offre prise à l'homme. Boutons, poignées, leviers, volant...

VI LA SCIENCE INITIATIQUE

Voilà ce que je voulais dire : leurs machines et leur langage scientifique sont construits sur le même modèle.

Pour qu'ils marchent, et pour éprouver pleinement leur puissance, il faut en saisir les commandes à pleines mains.

L'expérience qu'on fait alors est saisissante.

Le 20 juin

Leur science est expérimentale, c'est ce qu'ils disent. Cette expérience est initiatique, c'est ce qu'ils ne disent pas.

Il me fut très difficile de passer cette initiation, et je dus mentir à plusieurs reprises sur mes expériences passées.

*

On expérimente la puissance. On l'expérimente sans mystère. Le mystère cache toujours un travail, et le travail un mystère.

On est initié aux mystères — on en perce le voile.

Dans quelque monde que ce soit, toutes les initiations se ressemblent. Nous avons un savoir, une mythologie, une cosmogonie, et des rites, des dogmes. Un ethnologue peut passer sa vie à les étudier, et finir par les connaître mieux que les adeptes, mais il ne saisit rien, n'embrasse rien, par leur entremise.

Pour lui, c'est comme un voile où sont inscrits des signes qu'il décrypte — et qu'il comprend peut-être, je ne le nie pas — mais le voile est opaque.

L'expérience initiatique rend le voile transparent. On voit à travers. Quoi donc ? Rien d'autre que le monde qui continue à nous faire face ; mais on le voit comme à travers un instrument d'optique : on le voit avec une acuité accrue.

Les lunettes ne nous intéressent plus, mais seulement cette acuité nouvelle qu'elles offrent à notre intuition.

*

L'Estaque, le 21 juin

Il est des sociétés où tout adulte est initié aux mystères. Chez eux, seuls quelques élus le sont.

C'est pourquoi j'eus tant de mal à l'être moi-même.

Le langage scientifique ne s'apprend qu'au cours de longues études, et ceux qui l'acquièrent ainsi sont en général privés de l'usage des machines.

Et ceux qui conduisent les machines souvent n'en maîtrisent pas le langage.

VII LA DIVISION DU TRAVAIL

Marseille, le 21 juin

Le travail est divisé, le savoir aussi. Divisé, c'est à dire, caché. Travail occulte, science occulte.

Tout se passe sous le capot.

On ouvre de moins en moins les capots.

Leur science avance. Ils disent que leur science avance, et ils en sont persuadés. Elle n'avance pas dans les esprits. Elle avance sous les capots.

La plupart des gens sont moins savants ici qu'ils ne devraient l'être dans n'importe quelle tribu sauvage.

De moins en moins, on répare : on change la pièce, toute montée et scellée sous son boîtier de métal ou de plastique.

De plus en plus, les machines sont faites pour que le premier venu puisse les utiliser sans

connaissance préalable.

Utilisées ; et même parfois, réparées.

VIII LE SECRET

Fos, le 22 juin

Des atomes de savoir. Parfaitement scellés. Celui qui connaît cet atome ignore comment cet atome s'articule à un autre.

Celui qui sait les articuler en ignore le contenu.

*

Ce savoir est pourtant ce qu'ils ont produit de plus précieux ; et ils le savent bien.

Ils le protègent. Ils le gardent de tout espionnage. Il est secret, et précieux.

Une richesse cachée — si bien cachée qu'on ne la soupçonne plus ; qu'on ne soupçonne plus le savoir, mais le moyen seul de s'enrichir. Qu'on ne soupçonne plus la puissance du savoir, mais le pouvoir de la richesse.

La Loi protège le secret. Fait des brevets.

Pauvres secrets en vérité, car si vous ouvrez le boîtier vous ne trouverez qu'un bien petit atome de savoir ; un atome qui vous égarera plutôt, au contraire d'une initiation complète.

IX L'INITIATION

Gap, le 23 juin

On ne peut dire une initiation — ce n'est pas interdit, mais c'est impossible — on ne peut que la vivre. Je me contenterai de l'évoquer.

« Le Tout Puissant », on le rencontre : mais aussitôt, il n'y en a plus ; seulement la puissance, la force...

Ici, là, partout la puissance. Nous en avons le dépôt, depuis le début, depuis que l'homme est homme, par delà les langues et les frontières.

Nous n'avons plus besoin de nous connaître, nous n'avons plus besoin de nous parler pour être ensemble. Nous n'avons plus seulement besoin de savoir ce que fait un autre pour savoir ce que nous devons faire : un monde réel nous unit.

Dans tout ce que nous empoignons, nous serrons la main d'un ami, par delà l'espace et les siècles.

Une association ouvrière avait adopté ce symbole de la poignée de main.

X LES INITIÉS

Marseille, le 24 juin

Les gens ici ont peur des initiés. Ils font mine de les mépriser ; mais au fond ils les craignent. Ils se savent confusément à leur merci.

*

On s'étonne que les initiés n'aient pas pris le pouvoir. Ça ne paraît pas les intéresser. Ils ont déjà la puissance.

Pourtant on y a pensé : un pouvoir ouvrier ; une dictature. A quoi bon ? Qui a la puissance sur le monde n'a que faire du pouvoir sur les hommes.

Certains s'y sont risqués. Mais que faire du pouvoir ? — Le partager, peut-être. Ils souhaitaient plutôt partager la puissance, la science.

Comment les transmettre ? Apprendre à tous à lire et à écrire ; les mettre à l'étude ? Ou envoyer chacun dans les usines et les champs ?

*

C'est par ici que sont nées de telles idées. Mais ici on ne tenta jamais de les mettre en pratique. C'est ailleurs que d'autres s'y essayèrent, et ne tardèrent pas déchanter. Allez donc initier des gens contre leur gré !

Pour cela, il en faut d'autres qui les y contraignent. Il n'est nulle peine pour les trouver : ils sont déjà là ; et ceux qui se retrouveront dans les mines et les champs, les usines et les chantiers, se retrouveront les mêmes.

*

Aujourd'hui les initiés se cachent. Nul n'en entend plus parler. C'est comme s'ils n'avaient jamais existé.

On ne soupçonnerait pas leur existence si l'on pouvait croire que le monde ici se produise tout seul.

*

On parle des privilégiés et des défavorisés. Mais parmi les initiés, il en est des deux sortes.

Ou plutôt, d'aucune des deux, car lorsqu'on est initié on ne peut jamais être vraiment défavorisé ; mais on n'est non plus jamais aussi privilégié que d'autres peuvent l'être. Acquérir des privilèges exige un don complet de soi peu propice à l'initiation.

On parle de ceux qui sont cultivés, et de ceux qui sont incultes ; mais la culture des initiés n'est connue que d'eux seuls.

On n'en entend plus parler. Tout est dans le boîtier.

*

Les initiés eux-mêmes finissent par douter de leur propre existence.

Parfois on regarde ses mains, et l'on se demande : « comment est-ce possible ? »

Parfois le monde semble un arrangement de boîtiers, de capots — un automate.

Le savoir semble inscrit ici et là, partout, mais ne semble être su précisément par personne.

« Social » ; il semble « social » — c'est ainsi qu'on dit.

XI LES ARTS

Marseille, le 25 juin

Ne leur parlez pas des arts. Ils vous répondront peinture. Ne dites pas « beaux arts ». Ils disent « art », tout simplement, au singulier, comme s'il n'y en avait point d'autres.

C'est cela qui rend leurs sciences occultes : elles ne rencontrent pas les arts et les métiers.

Ils n'ont plus de métiers ; ils ont des emplois.

Si vous interrogez quelqu'un sur son métier, il vous répondra sur son employeur.

On change ici plus volontiers de métier pour garder un emploi que d'emploi pour garder son métier. C'est que ces métiers n'en sont pas : un métier ne s'acquiert pas sans peine et ne s'abandonne pas de bonne grâce.

Les arts : la géométrie, l'algèbre, la musique, l'architecture, la mécanique, la médecine, la chimie, la guerre, la rhétorique... ; au début, personne n'aurait placé la peinture parmi les arts.

Peindre n'exigeait au début que du goût, de la dextérité et la connaissance empirique des matériaux et des couleurs. Nulle science ; donc nul art.

Lorsque la peinture se mit elle aussi à employer la géométrie et l'optique, à les appliquer non seulement à la construction mais aux effets de perspective, lorsqu'elle fit des anamorphoses, alors la peinture devint un art.

Peinture, sculpture, architecture s'associent dans « les beaux arts ».

Aujourd'hui, on ne dit même plus « beaux arts », on dit « art », tout simplement.

— Et les autres arts ?

— On n'en parle plus.

— Mais, vous direz-vous, ils n'en parlent plus mais ils construisent bien quand même des machines, des ponts et des routes. Et la médecine, comment l'appellent-ils ? Et les mathématiques ? Et la guerre ? Car ils font bien la guerre, non ?

Sans doute, mais ils proscrivent le terme d'art. Et peut-être n'ont-ils pas tort, car chez eux, ce ne sont plus proprement des arts.

On ne dit plus « arts et métiers », on dit « sciences et techniques ».

XII

SCIENTIFIQUES ET TECHNICIENS

Aix-en-Provence, le 26 juin

Les scientifiques. De temps en temps, on en montre ; on en interroge à la télévision ou dans la presse. On attache du prix à leur avis.

Les scientifiques sont employés par la Recherche Nationale. Ça leur donne une autorité.

Leur emploi consiste à chercher ; à « faire des recherches ». Sur quoi ? Eh bien par exemple sur la circulation et la reproduction des méduses au nord-ouest de la Méditerranée, sur la répartition des fonctions perceptives dans les différentes parties du cerveau, sur la spécificité des langages socio-professionnels sur la côte varoise, les origines génétiques des névroses, ou la symbolique des cosmétiques...

On les appelle aussi des « chercheurs ».

(Il ne m'a pas semblé que les recherches étaient tenues d'avoir un quelconque rapport avec les principes si spécifiques de leur science, sa méthode, qui la distingue si bien des sciences d'autres civilisations.)

On en accumule les archives, pour dieu sait qui.

*

Les techniciens. Les techniciens, eux, on ne les voit jamais.

Et si vous devez en voir un, n'allez pas croire que vous allez le reconnaître aux plans qu'il porte sous le bras ou à la règle à calculer et au compas qui dépassent de sa poche. Non, le technicien se contente de faire passer des crédits d'un compte à un autre. Ce n'est en réalité qu'une sorte d'employeur.

N'allez surtout pas croire qu'un technicien soit un spécialiste des techniques. Il est seulement un spécialiste des dossiers.

*

Marseille, le 27 juin

L'argent que ça coûte.

Les « technicien » gèrent en général de l'argent « public ». Ils doivent rendre des comptes sur l'usage qui en est fait.

Ici on parle toujours de « l'argent que ça coûte », pas du travail.

Mais l'argent ne coûte rien : il va, il vient. Tout ce que l'un dépense là, l'autre le gagne ici. Il n'en est pas de même du travail.

Ils méprisent le travail ; le travail que ça coûte.

Plutôt que de l'économiser, ils préfèrent mal le payer.

XIII

Le 6 mai

« *Lege, labora, ora et relege* »,

disaient les chymistes du moyen-âge.

« *Lis, travaille, prie et relis* ». Voilà qui devient bien sot lorsqu'on traduit ainsi.

Il est vrai que « lire » avait une signification très forte alors. Tout était matière à lecture : les astres, les métaux, les plantes, *lapis, simplis* autant que *verbis*. — *Signatura, signatura rerum* ; signes des choses.

Si l'on comprend ainsi *lege*, la maxime en appelle à la méthode expérimentale plus qu'à l'étude des maîtres.

Lege, labora, relege. Que vient faire alors prier ? (*Ora* : prier ; c'est bien ainsi qu'on traduit.)

Ora, en Latin, ne veut pourtant pas spécifiquement dire *prier*, mais *parler* ; parler dans un sens très large : prononcer, énoncer.

« Lis, travaille, énonce, relis. » Voilà qui sonne déjà autrement, car le « relis » final s'applique à sa propre énonciation, son travail, plutôt qu'aux premières lectures.

On peut continuer bien sûr à traduire : « lis [tes classiques], travaille, prie [Dieu de te venir en aide] et relis [encore tes classiques]. »

Quelle méthode ! L'exact contraire de la version précédente. On peut la laïciser : « étudie, travaille, étudie encore ».

Mais comment *ora* en est-il venu à être traduit par « demander aide à Dieu » ? — Car c'est bien ainsi qu'on entend « prier » couramment.

Ora a peut-être pris le sens de *parler*, d'*énoncer à Dieu*, à un *Être Suprême*.

Et qu'est-ce que cela change d'énoncer pour un *Être Suprême* omniscient, éternel et omnipotent ? Cela tendrait à produire des énoncés clairs, complets, impersonnels et intemporels : des énoncés objectifs ; des lois, des lois outils.

Et la loi scientifique ressemble bien au modèle d'un tel énoncé.

SAVOIR ET CULTURE

Le 9 juin

Pour que les hommes communiquent et se comprennent, il leur faut une culture. C'est ainsi qu'ils voient les choses.

Il n'y a encore que quelques décennies, tout « honnête homme » pouvait apprendre ce qui lui était nécessaire pour dialoguer avec un autre « honnête homme » qui le savait aussi. Il y avait ainsi une sorte de sol commun, de supposé acquis.

C'était La Culture, qui tenait lieu de Culture Universelle, pour eux et pour les peuples qu'ils avaient soumis.

Tout ce qui ne faisait pas partie de « la culture » tombait dans le rebut : exotisme, ésotérisme, occultisme, religion... ; quoi que ce puisse être.

Maintenant, c'est fini. Il n'y a plus de culture.

Ni « une » culture, ni « des » cultures.

Quand il y avait encore une culture, on voulait que chacun l'intègre. Maintenant, on demande à chacun de « s'y intégrer ».

Ils perçoivent mal ce que leur culture, l'universalité de leur culture, devait à l'expérience et à l'initiation.

L'initiation, ils la voudraient aussi dans le rebut ; l'occultisme, l'exotisme. Et il en est qui vont chercher dans ce rebut une autre culture ; une culture autre — l'autre de la culture, qui n'existe pas davantage.

De part et d'autre, l'impression qu'existe ce que l'on recherche tient à sa difficulté d'accès.

Ils vont très loin chercher ce qu'ils ont, c'est le cas de le dire, dans le creux de la main.

Tout cela n'est sans doute pas sans un confus et complexe rapport avec ce qui leur fait haïr les étrangers.

XIV LA PUISSANCE

Marseille, juin

Force, travail, puissance ; ce sont des concepts clés ici. Ils ouvrent bien des portes.

Leur force et leur puissance, sous bien des points, ils la tirent de ces concepts.

C'est ainsi qu'ils firent leurs ponts, leurs trains et leurs si hautes grues, et que courent partout des fils dans les campagnes — quoique ils n'aient point les voir et les enterrent maintenant.

*

Au début de ce siècle, un philosophe et un savant se mit à appliquer ce concept de « puissance » non plus seulement aux choses et aux faits, mais à leurs représentations et aux idées.

Il se proposa de trouver dans le langage puissance et fécondité, plutôt que vérité.

Cette approche fut pour beaucoup, fut sans doute essentielle, dans l'élaboration d'une théorie de la relativité.

*

Peu de temps plus tard, des poètes et des plasticiens étendirent cette approche aux beaux arts.

Ils soupçonnèrent « la beauté » d'être, comme « la vérité », le masque fallacieux de la

puissance.

Ils renvoyèrent dos à dos préoccupation esthétique et pensée discursive, pour se préoccuper du fonctionnement réel de la pensée.

Cette critique du *vrai* et du *beau* passait aussi par celle du *bien* ; et par une nouvelle éthique fondée sur la puissance du désir. Ce qui n'était que redonner son sens premier au mot « vertu ».

*

Il est vrai que tout ceci ne fut jamais énoncé très clairement, ni sans doute très bien conçu.

C'est pourtant ce qui doit bien, ici, servir de fondement à la pensée : les ponts étant coupés du retour à de plus anciennes écoles.

*

La puissance les effarouche, comme le travail. Certains la voudraient avant tout militaire et policière — et, avant même, ils la voudraient entre les mains d'une magistrature.

Puissances, pouvoirs, forces — ils aiment, avec des attributs, employer ces mots au pluriel — et aussi « autorités ».

Et pourtant, dans les médias, dès que ces mots sont prononcés, vous ne tarderez pas, sur n'importe quel sujet, à les entendre, conclure à l'impuissance.

XV LA SOLIDARITÉ

Le 5 novembre

La mécanique est la mère des sciences. Elle l'est aussi d'une éthique.

La solidarité. Imaginez une corde. Des bras tirent sur cette corde ; ensemble ils additionnent leurs forces : c'est cela la solidarité.

Tous les bras n'ont pas la même force, certains n'en ont aucune. Qu'importe aux plus forts : ils ne perdent rien de leur force et en acquièrent davantage.

Solidarité vient de solide : unir ses forces, et donc vaincre la résistance des matériaux. C'est aussi rencontrer ses semblables : on ne peut se rencontrer qu'ainsi.

*

L'impuissance. Ils ont souvent ce mot là à la bouche. Et en effet, tout est fait ici pour vous réduire à l'impuissance.

La solidarité, cela peut avoir aussi un autre sens, et c'est encore dans ce second sens qu'on emploie le plus souvent ce mot. Imaginez toujours une corde mais qui vous lie les bras. Plutôt que de vous demander de l'aide, on vous en propose, mais c'est de la dépendance en fait que l'on vous offre.

Le moindre geste de chacun demanderait d'entraîner toute la chaîne. On se dit « impuissant ».

On appelle cela « organiser la solidarité ».

*

Ne tendez jamais longtemps la main ici, pour demander ou pour offrir. Vous la retrouverez vite liée. En toute chose, vous ne ferez rien de bon sans une certaine brutalité.

Conte de faits

(Version courte)

Francine Laugier



Le 12 août

Le chardon bleu,
plein d'épines,
que l'on cueille avec un kleenex.

Avoir le bourdon. C'est ça. Quelque chose
qui tourne, qui tourne autour. Et qui peut piquer
très fort.

Se promettre d'aller tous les matins attendre
le facteur. Comme un rendez-vous à soi-même.

◇

Le 13 août

Plein après-midi de chaleur.
Comme on dit pleine lune.

Rien qui passe ici. Si, hier au soir, un
écureuil.

Hier au soir, une, puis deux, trois, quatre
étoiles. Puis dans la plus grande nuit, un ciel si
étoilé.

◇

Le 14 août

Tout est là pour nous montrer la différence
avec l'autre. C'est alors seulement que l'on peut
s'entraider.

En finir avec la fusion. Comme rompt une
tige. Vertige.

On voit des gens, puis on ne les voit plus.
C'est comme un labyrinthe. Parfois les paroles
fusent. Il suffit peut-être de les attraper.

◇

Le 16 août

Pourquoi as-tu toujours besoin que l'on
donne sens à tes paroles ? Pourquoi tes mots ne
font-ils pas ton propre discours ?

Ce matin, un peu de pluie. Sans éclair ni
tonnerre.

◇

Le 17 août

La petite fille de la plage est revenue.
Le ciel bien dégagé, elle se baigne, l'air
curieuse.

La mode des bouées est au fluo.

Des enfants construisent des châteaux
magnifiques. A la terrasse du bar, j'attends le
soleil pour aller me baigner.

◇

Le 18 août

J'apprécie la plage le matin.

Les souvenirs arrivent par vague, sans
discontinuer, sans laisser de vague à l'âme.

La campagne aixoise est plus vaste que je ne
croyais. Peut-être un jour j'y ferai des
randonnées.

Espace. Le temps, je vais l'appivoiser en
ville.

◇

CONTE DE FAITS

Le 19 août

L'orage est passé. Dans de petits endroits, cela reste humide.

Je m'endors alors que je viens de faire une sieste. Ça m'énerve.

◇

Le 20 août

Belle journée passée sur le sable.

Ombre brillante sous le parasol. Phare au loin.

Chaleur torride. Donne envie d'aller sur les îles en bateau.

◇

Le 21 août

Au bar, retrouver croissants et café.

Tout l'été, il y a eu ces fleurs roses dans le jardin.

Balai, pelle et balayette, pendus au mur ici même.

C'est sûr, le soir je dors bien. Derrière la fenêtre, les volets.

L'opéra jouait dans le grand parc. C'était magique, c'était vers septembre. Nous étions ensemble. Il y a des années de cela.

A la fin des vacances, on regarde ce qui joue au ciné. Cela va bien avec la rentrée.

Sur la terrasse, je donne les restes de repas aux chats.

J'aimerais que ces belles journées continuent. Ici l'hiver n'est pas trop rude.

◇

Le 22 août

J'ai l'impression que mon rhume va un peu mieux que cette nuit.

La plage est peu peuplée. Déjà la rentrée. Enfin! Ça mettra les bus à l'heure. Une chose de gagnée.

J'ai postée la lettre. Si elle est en Bretagne, cela lui fera une surprise à sa rentrée. Elle doit profiter de l'eau. Mais normalement elle a déjà dû revenir.

Domage qu'il n'y ait pas de leurs bons beignets. Je me suis régaler tout l'été.

Consommer, consommer, c'est toujours ce qu'on ne sait faire d'autre.

Ce que je fais de mieux en cuisine, ce sont les gratins.

Le ciel est bleu et blanc. Il ne pleuvra pas aujourd'hui.

◇

Le 23 août

Sous un ciel couvert, je descends les escaliers.

Ce soir, au menu, salade et melon.

J'aimerais voir à la télé du patin à glace.

Une punaise tient au montant de la fenêtre un bout de ballon rouge.

Des glaces au café, quel délice!

Les résultats scolaires étaient moyens quand j'allais à l'école.

Ils n'époussettent pas sous la véranda, c'est avec un kleenex qu'on doit nettoyer sa table.

Le samedi, il y avait quantité de klaxons pour les mariés. Souvent même il y avait plusieurs mariages.

Parfois j'ai des souvenirs qui reviennent, ce sont de bons moments si courts.

Le carnet sur lequel j'écris est magnifique. Il vient de Chine. Acheté dans un bazar pour presque rien.

La musique que jouent les jeux électroniques ne me plaît pas.

Ils comptent leurs cartes avec bruits et fracas, mais ils restent bons amis.

La fenêtre de la véranda ferme mal. L'eau coule quand il pleut.

Je préfère jouer au Scrabble plutôt qu'aux cartes.

De briques est faite la cheminée. Ils l'allumaient pour faire de temps en temps des pizzas, mais c'était les anciens propriétaires.

Je ne dis jamais de mensonges. Je ne vois pas l'importance de mentir.

◇

Le 24 août

Rhume tout le soir. Pas besoin d'aller me baigner. J'ai encore sommeil. Cela m'a énormément fatiguée.

Ce n'est pas la grippe. C'est un rhume. Il suffit de faire attention.

A la campagne, on donne les coquilles d'œufs aux poules. C'est stupide.

Enfin, je prendrai plus de temps à flâner. Qu'y puis-je ?

Je prendrai un peu d'huile essentielle en rentrant à la maison.

Le petit lavabo dans son coin. C'est touchant.

Bon. Penser à des choses agréables. Me baigner ce serait si bon. Cela me calme. Si ce n'était les cheveux trempés.

Je ne fume pas plus que d'habitude. Ce n'est donc pas la cigarette. C'est un rhume, c'est tout.

◇

Le 27 août

Hier soir, rafales de vent. C'était impressionnant. Ce matin, mistral léger. Je ne sais pas encore si je vais me baigner. Je tousse encore un peu.

C'est dommage car après l'eau sera froide. D'ailleurs elle a dû déjà refroidir avec le vent. Je vais quand même au moins me mouiller les

pieds pour voir sa température. Il y a de courtes vagues, de celles qui mettent de l'eau dans les yeux. Ce n'est pas une mer d'huile comme je l'aurais espérée.

Hier, bonne journée à Aix.

On a un peu froid. Sale temps. C'est à cause du vent tout ça. Je ne vais pas rester longtemps ici. J'ai des frissons.

◇

Le 28 août, A-M

Le bar est calme, à part des jeunes qui jouent au baby-foot.

Il fait chaud quand on est à l'abri du vent, derrière les vitres.

Le cahier est à la taille de ce que j'écris : petit.

◇

Le 29 août

Cette nuit encore, impossible de m'endormir. J'ai fumé et surtout toussé. C'est comme ça.

Je viens de mettre du sucre dans mon café. Je n'aime pas le café sucré. Enfin, je le bois quand même.

J'ai de petites transpirations. C'est le rhume.

Blanche est la mer quand il y a de petits nuages.

Ce bar est plein de courants d'air. Heureusement que mon rhume me fait moins souffrir qu'avant hier.

Comme c'est joli à travers la fenêtre. C'est tout vibrant.

Noix de coco,
blanche à l'intérieur.

Il y a une grande maison blanche avec des volets verts.

Je vais bien, à part mon petit rhume qui toujours m'embête.

Réfléchissons un peu : cela fait combien de jours déjà ?

CONTE DE FAITS

C'est bon un café sucré.
Bon est mon café. Bien que pas trop à mon goût.

Une feuille morte entre dans le bar.
Quel beau temps gris fumée!

◇

Le 29 août, AM

Devant le lavabo, la serviette est posée sur une chaise ; les travailleurs sont passés par là.

Dans le bar, on sert des repas chauds. Plat du jour.

Le temps hésite entre la grisaille et le ciel bleu.

Vent fort. Va-t-il nettoyer tout ça ?

D'où je suis, on voit la côte descendre tout doucement vers la plage.

Les feuilles des arbres bougent. Vent brillant.

Dans le bar calme, fredonne une musique.

Serviette posée.
Les travailleurs
Sont passés par là.

Un détail change, et tout est nouveau au regard.

Les fleurs dans leur pot.
Quelle simple beauté.

Jeux de toutes sortes. Chevaux, loto, grattage. Espoir de gagner. Mise à dix francs. Chance.

Peut-être du courrier à la maison. Ce cadeau des amis.

Les nuages passent. Le vent aussi.

Le boulanger est venu prendre son café. Pose entre deux fournées.

Quand passe le vent,
feuilles voltigent.

C'est l'heure où les bureaux ouvrent leurs portes au public.

◇

Le 30 août

Ce matin, petit air frais. Si tôt encore.

Grande villa à étages. Blanche comme on en fait dans le sud, en Provence.

Les jeunes parlent de boîtes de nuit. Danser sur la pointe des pieds.

Bientôt la rentrée des classes. Le bar sera plein à onze heures et demie. Cela va sentir bon les cahiers, les stylos.

Le tablier fleuri, la jeune femme prépare à manger.

Le vent s'est calmé, certainement dans la nuit. On se réveille avec un ciel dégagé.

Le ciel strié de petits nuages blancs. Un beau soleil. Reste l'été.

Quand les cassettes s'arrêtent, on entend les discussions du bar.

L'argent ça va, ça vient, mais il en faut un minimum.

Les gens jouent à des jeux de hasard auxquels je ne joue pas.

Un avion passe bas sur la ville.

J'aimerais bien aller faire un tour à la campagne, bien qu'on soit mieux au bord de la mer en cette saison.

Les jeux électroniques sont moins intéressants que le baby-foot.

L'homme de l'an dernier est revenu.

La belote est un jeu qui fait parler.

Personne n'est heureux. C'est comme ça.

Billard, c'est un jeu agréable. On peut y jouer seul ou à plusieurs.

Reste du sable sur mes jambes.



le 31 août

Dans le bar, il y a toujours de la musique pop. Je me mets à préférer le bruit au silence.

Je croyais que c'était un avion. C'était un oiseau qui volait très haut.

J'aimerais me balader dans un bois frais. La Sainte-Baume. Il n'y a plus de car pour y aller.

La barrière
peinte en bleu
brille bien
au soleil.

Le bar se calme. Par moments, lourd silence de bois, et papier de ma cigarette.

Des sifflotements arrivent par saccades. Puis la musique reprend de plus belle.



Le premier septembre

Vent, vent, vent. Yeux gonflés par la fatigue. Très laide ce matin. Cheveux en l'air. Mauvaise figure.

Ce vent salit tout. Il arrache des rameaux aux arbres. Même des feuilles vertes. Il fouette.

Pourtant j'ai bien dormi et me suis bien réveillée. Disons que j'ai dormi tout mon saoul.

C'est le concours de boules. Certains racontent leurs vacances passées avec conviction.

Le pain au chocolat de ce matin, quel régal!

Je reprends mes anciennes habitudes de sucrer mon café. On se réhabitue vite.

Si ça continue, la plage, ça risque d'être foutu. Dès que le vent s'arrête j'irai au bord de l'eau me baigner.

Ça parle de surf. L'été est encore là.

Un oiseau
au loin
qui volette.

Le vent a l'air de souffler moins fort. C'est amusant de marcher en plein vent. Faire de la moto doit être très agréable.



Le 2 septembre, 9 h 08

Serviette négligemment posée.
Nonchalance ou recherche ?

Peut-être courrier en rentrant.

Hier au soir, dans le lit, drôle d'impression.



Le 3 septembre

A Marseille, l'automne arrive très vite. Fini la mer, septembre est là.

Le chemin est bien balayé.

Cette nuit, cauchemar vite passé.

Bon, un homme passe et dit bonjour.

Le geste d'un torero ou d'un pêcheur au filet, quelle beauté! Il y a des gestes qui sont beaux, plus que certaines danses. Bien que j'aime beaucoup la danse.

Entendre les jeux de boules.
Les boules claquer.

J'en ai assez de ce temps brumeux.
J'aime la neige.
Au moins c'est joli.

A Marseille il a déjà neigé.



CONTE DE FAITS

Le 4 septembre

Les tables sont propres dans ce bar.

Des oiseaux, dans une haie, qui s'envolent.

Il fait bon quand on est un peu couvert.

Je ne me rappelle plus de mes rêves.

◇

Après-midi

J'ai mis une petite veste pour être bien partout. J'ai trouvé du parfum, je m'en suis mise.

Le bar est presque vide, quelle chance!

Les gens disent n'importe quoi.

Il fait un temps de saison. Déjà le quatre.

◇

Le 5 septembre

Aujourd'hui bonne baignade.

L'eau était fraîche mais quel bonheur de nager.

Discussion intéressante ce matin. Impression vive de vivre.

Je suis seule au bar de la Vieille-Charité. C'est bien rangé.

Les espaces publics calmes, c'est ce qui me convient le mieux.

J'aime me trouver dans des endroits sociables où j'ai une place, même voilée.

J'ai toujours écrit lentement. C'est mon rythme.

Se quitter, puis se dire « coucou c'est moi ».

Jusqu'à maintenant, le bar était calme, et c'est cela qui me plaisait. Mais toujours arrivent des gens qui se font remarquer. On aimerait leur dire de parler plus bas.

Des femmes se sont assises, et font tout pour attirer l'attention.

On se demande pourquoi tout cet appareil, pour qui, pour quoi ? Est-ce leur idée de la séduction ?

Puis quand leur voix se fait plus calme, on est contente.

Ou, simplement, ce sont de bonnes copines qui en oublient qu'elles sont dans un lieu public.

Elles se laissent aller à la conversation comme si elles étaient seules dans leur salon.

Dans le sud on fait beaucoup de gestes quand on parle. J'aime beaucoup.

La conversation s'est faite murmure. Plus légère.

Comme une détente.

Quelques éclats de rires ponctuent.

Bien être.

La serveuse nettoie tables et chaises avec grand soin. Le bar ferme. Elle me permet de rester à ma table.

Pourtant si tôt encore, et c'était si bon ce doux soleil. Le voici voilé par des nuages. Puis il ressort comme si de rien n'était.

L'eau froide qui recouvrait mon corps. Et je nageais heureuse de cette sensation.

Les gens vont et viennent dans les différents coins, sous les arcades.

Aucun visage connus : visiteurs du musée. A petits pas ils vont et viennent dans les allées.

◇

Le 6 septembre

Il me faut ma dose d'esprit, sinon je dépéris. C'est lui qui me satisfait le plus sur ce plan là aussi.

Dans le bar, les habitudes se prennent, maintenant on me sert mon café sans que je le demande.

J'aime me promener en bus. Surtout dans les neufs où il y a une meilleure suspension.

« Imposez-vous », me dit l'homme dans le magasin pour que je passe avant lui.

Le 9 septembre

Longue discussion, hier soir sur le pas de porte, en prenant le frais.

J'aime entendre les voix, des graves, des plus aiguës, certaines chantantes.

Du pain tendre, de bon matin, comme petit déjeuner.

J'aime les petites boîtes qui contiennent un tout. Comme les petites boîtes à coudre ou à peindre.

Les dessins populaires sur les vitres, comme au moment des fêtes de fin d'année.

Idée géniale qu'il faut au moins deux langues pour bien savoir en parler une. Quand on n'en connaît qu'une, on a tendance à inventer un jargon.

L'espace des bars : le comptoir où l'on discute, la grande salle, et le petit coin banquette où l'on se blottit.

Avec les travaux, on se croirait à la campagne quand on taille les arbres.

Les gens. Qu'est-ce que ça veut dire les gens ? Rien.

J'aime les petites boîtes qui contiennent un tout. Comme les petites boîtes de couture ou d'aquarelle.



◇

Immobile homme

de Pierre Faure

Et il tomba dans le précipice.

Pourtant il l'avait vu ce précipice, il savait qu'il était là. Il était même resté debout plusieurs instants à quelques centimètres du bord, parfaitement maître de son immobilité. Soudain son corps fit un pas malgré lui et il tomba dans le précipice.

Toute la journée les gens en avaient parlé: la crue de la rivière avait creusé sur la plage un canyon de près de 5 mètres de profondeur sur plus de 10 mètres de large. Il ne suffirait que de quelques semaines, quelques marées et sa trace aurait disparu. Comme avant, un petit ruisseau coulerait doucement des montagnes vers la mer, laissant un petit sillon sur la plage, à l'endroit où justement il tombait dans le précipice.

Il ne put s'empêcher de penser que lui aussi disparaîtrait sans doute dès la première montée des eaux, au lever du jour. En attendant il tombait dans le précipice et ne préférait pas trop anticiper.

Il avait attendu la nuit pour se rendre sur les lieux. Il ne le regrettait pas. Les lumières au loin, et le noir qui enveloppait le canyon et la mer renforçaient l'impression de vide ressentie par tous ceux qui lui avaient décrit cet étrange phénomène naturel tout au long de la journée. Il ne le regrettait pas sauf qu'il tombait dans le précipice.

Les gens d'ici ne semblaient pas s'en émouvoir plus que ça. Cela arrivait régulièrement et la nature reprendrait de toute façon rapidement son aspect traditionnel. Il était

sans doute le plus impressionné. Et tout cela n'a rien à voir avec le fait qu'actuellement il tombe dans le précipice.

Ce qui est sûr c'est que personne encore n'est au courant de sa chute. Il s'en souvient parfaitement maintenant; personne n'était sur la plage quand il se tenait droit, au bord de l'abîme. Pour les gens du cru cet événement ne demeure qu'un caprice supplémentaire de la rivière. Et il le restera, à moins qu'il atteigne le fond du précipice dans lequel il tombe. Mais pour l'heure rien ne laisse supposer une telle fin. La seule chose dont il soit sûr est qu'il tombe dans le précipice. De là à en tirer des conclusions hâtives comme quoi il finirait écrasé en touchant le fond paraît bien présomptueux. Au début de sa chute il ne savait même pas ce qu'il faisait là. Maintenant qu'il en a une petite idée il ne voudrait pas tout gâcher en s'écrasant dans le fond; alors il tombe dans le précipice.

Quelques heures avant son départ pour la plage il avait été prévenu: attention aux bandes de voyous qui se retrouvent souvent ici la nuit. Il n'avait pas pris cette menace au sérieux mais n'avait pu s'empêcher d'être anxieux lorsqu'il avançait vers le canyon d'un soir. Ce n'est qu'une fois qu'il fut pleinement soulagé de sa solitude qu'il tomba dans le précipice.

Accroché au souvenir de sa vie passée le sol semblait hors d'atteinte. Physiquement, il ne faisait aucun effort, il savait donc que de ce côté là il ne craquerait pas. Par contre moralement rien n'était plus sûr; jusqu'à quand pourrait-il

penser son passé ? N'y aurait-il pas un moment où le vide rattraperait son esprit ? Et à ce moment là tout laissait croire qu'il cesserait de tomber dans le précipice.

Et si la nuit dernière les orages ne s'étaient pas abattus avec une telle violence sur les montagnes ? Il ne pourrait pas tomber dans le précipice. Serait-il englouti dans le sable à l'heure qu'il est ? Sans doute il ne penserait pas beaucoup, occupé qu'il serait à se débattre pour tenter de remonter à la surface. Mais là il tombe dans le précipice et sa seule chance de survie et de construire encore et encore sa vie. A sa naissance il était déjà tombé de la table d'accouchement ce qui l'avait contraint à se souvenir de ses neuf premiers mois, phénomène peu fréquent chez le nourrisson. Cette nouvelle chute lui révélait une partie importante de sa vie.

Epruvé par cette activité intense, il ne put résister à la fatigue qui le gagnait et s'assoupit quelques instants alors qu'il tombait dans le précipice.

Il rêva qu'enfin il apercevait le fond, parfaitement clair et plat, habité par une multitude d'humains qui n'avaient rien que de très ordinaire. Vingt centimètres avant de s'écraser il s'arrêta net, retenu par une corde qui prenait naissance entre ses omoplates et se perdait dans le ciel. Il fut surpris de constater que grâce à un balancement aisé il pouvait parcourir des dizaines de kilomètres sans que sa distance au sol soit modifiée tant le point d'accroche était éloigné dans l'atmosphère. Il lui aurait certainement fallu des années d'oscillation pour constater une élévation significative. Mais cette idée ne lui traversa même pas l'esprit.

Ce qui l'occupait dans un premier temps était de gagner ces vingt derniers centimètres qui le séparaient de ses nouveaux contemporains. Ils

se mirent d'ailleurs à sa disposition pour lui apporter les meilleurs objets tranchants du pays; cela ne servit qu'à aiguiser comme jamais les lames du Royaume.

Car il s'agissait bien d'un royaume, gouverné par un petit homme qui ne pouvait prendre appui sur le sol et se déplaçait avec les pieds enfoncés à plus de trente centimètres sous terre, ne laissant apparaître de ses jambes que les genoux et les cuisses. L'étranger fut très bien accueilli et chacun dans les environs mettait son ingéniosité à rendre sa vie plus agréable.

Sur ce pays parfaitement plat, comme s'il s'agissait d'un toit d'immeuble à l'infini, rien n'émergeait. On dut fabriquer toutes sortes d'objets pour mettre la vie à sa portée. La difficulté majeure fut de construire au-dessus du sol sans jamais le quitter. Quoiqu'ils fassent les habitants ne pouvaient soulever plus d'un pied à la fois. Ils puisaient leur vitalité dans la terre et ne pouvaient s'en séparer, même momentanément. Ainsi, par exemple, ils ne pouvaient courir, ce qui avait eu pour conséquence de développer une vitesse de marche relativement élevée, surtout dans l'urgence. Notre étranger nota combien la solidarité régnait chez ce peuple où les jeux olympiques étaient une idée aussi absurde que celle qui aurait fait vivre des hommes sous l'eau chez lui.

Rapidement, grâce à la supériorité que lui donnait sa position, l'homme suspendu exerça une sorte de fascination sur les habitants de ce pays et particulièrement sur les femmes. Celles-ci, généralement plus grandes que lui et très ingénieuses, rivalisaient de prouesses afin de mettre en place des situations sexuelles qui transformaient le handicap du nouveau venu en particularité avantageuse. Il passait ainsi le plus

Immobile homme

clair de son temps à s'envoyer en l'air, ce qui le persuada qu'il est souvent vain de tenter de bouleverser l'ordre naturel.

Malheureusement, ce paradis aux portes de la terre ne dura qu'un temps. Le roi, à la demande de ses sujets masculins en mal d'amour, ordonna que l'on rabaisse le niveau de la terre de un mètre. Ce chantier, qui fut le plus grand jamais entrepris dans cette région, dura longtemps. Il apprit à se passer peu à peu de sa principale et unique activité.

Lorsque les travaux furent terminés, seules les plus grandes de ses anciennes compagnes pouvaient continuer à le satisfaire, avec la bouche ; puis elles perdirent rapidement leur goût pour ce genre de pratique, les préliminaires ne pouvant donner suite aux ébats d'autrefois.

Les hommes de ce pays, eux, se sentirent mieux et on vit de nouveau naître des enfants.

L'étranger n'avait donné que du plaisir.

Empreint au plus grand désespoir l'homme suspendu se laissait mourir sous une pluie

torrentielle qui tombait sans discontinuer depuis l'abaissement du niveau du sol. C'est alors qu'on réalisa que la terre amoncelée tout autour du territoire délimitait une cuvette d'où l'eau ne pouvait s'écouler. A leur grand étonnement, tous flottaient. Ils ne périrent donc pas noyés mais « arrachés ».

Pendant ce temps la corde rétrécissait avec l'humidité et l'homme suspendu s'élevait avec le niveau de l'eau.

Un jour pourtant le soleil revint et la corde céda. Il tomba, étouffa un cri à son arrivée dans l'eau et commença une nouvelle chute.

Des courants violents s'exerçaient sur son corps, si bien qu'il ne savait plus dans quelle direction il tombait. Soudain il se sentit soumis à une force unique et il déboucha dans les tumultes d'un torrent. Il se laissa aller jusqu'à ce qu'enfin le flot se calme. Il aperçut, en aval, une plage. Il se vit alors tombant dans un précipice, celui-là même où la rivière le conduisait. Quelques instants plus tard il se télescopait, provoquant une énorme bosse à chacun de ses crânes.

Jean-Pierre Depétris

Les Trente-deux Clefs

(Traité de rhétorique)

Deuxième figure
LA MÉTAMORPHOSE DU SABLE

« La loi n'est pas le fondement ; le fondement est la question », auras-tu entendu dire.

Et aussi : « La Loi n'est pas signe pour le Réel, mais la réalité même. »

Voici la clé pour bien interpréter ces paroles :
« Il n'est pas de bonne question qui ne soit adressée. »

Première figure
LE PANIER GARDE

Plusieurs chemins conduisent à autant de portes, dont la première est le Panier Gardé.
L'entrée par l'une est par une autre la sortie.
Et cela même est la figure du Panier Gardé.

Troisième figure
L'ENCLUME DE VACUITÉ

Il est facile de donner à toute parole les apparences d'une profonde sagesse.

Pour cela agis comme fait le berger avec son troupeau, et qui sait bien le tenir hors de l'enclos sans qu'il ne se disperse.

— Mais, dis-tu, ceci est très difficile.

Cette difficulté vaincue — n'importe quel pasteur pourrait en cette matière être ton maître — il ne sera plus question d'une apparence de sagesse dans tes paroles, mais de son apparition spontanée.

Quatrième figure
L'ÉTOILE DE MER

On appelle aussi cette figure Les Dents de l'Oursin, ou La Rose des Mers, parfois encore La Rose Noire des Mers.

A chaque branche de l'étoile de mer correspond dans sa bouche une dent. Songe que toi-même possède autant de vertèbres que de dents.

Sixième figure
LE CRABE DE LA RÉUNIFICATION

En adoration devant Son Seigneur, le crabe ne peut se détourner de lui.

Et ceci quand il se déplace et même quand il fuit effrayé.

Jamais tu ne verras le crabe fuir la tête en avant, ni regarder où il va. D'ailleurs il n'a pas de tête : cœur et tête chez lui ne font qu'un, et il en est de même pour tous les êtres dont le corps est en perpétuelle posture d'adoration.

Cinquième figure
LE BURIN DE LA CONSOLATION

La Rose de la Croix ne se distingue du Lotus d'Or que par les clous et les épines.

Cela fait-il une très grande différence ?

Voici ma réponse :

Si c'est pour toi une très grande différence, la différence alors en effet sera très grande.

Septième figure
LE VER À SOIE

Sache surtout que le ver à soie fabrique réellement de la soie. Ce n'est donc pas en un sens figuré qu'on le dit Ver à Soie.

Cette porte communique avec celle du Panier Gardé, qui, comme la soie, est tressé lui aussi.

On peut aussi entendre « Verre à Soi » en sachant que toute optique présuppose un sujet voyant.

Pour comprendre le principe du sens figuré et du sens figurant, reviens donc à la porte de la Métamorphose du Sable.

Huitième figure
LES PARFUMS DE LA TERRE
ET LA NUIT DE REPOS

Il n'y a aucun mystère ici.

Par contre il en est un très grand que l'on désigne par : Les Noces des Ponts et Chaussées.

Si tu rêves un jour que tu traverses un pont ; si tu traverses un pont en rêve, arrête-toi un instant, et tente de comprendre. Regarde ce qui passe sous le pont : une rivière, une voie ferrée...

On appelle aussi cette porte : La Nuit du Chasseur.

Dixième figure
LA MAIN OCEANE

La Main Océane est une figure très complexe.

On l'appelle aussi Belle Captive, et on la représente alors par la flamme d'un briquet.

Je dis complexe, mais je pourrais tout aussi bien dire simple ; trop simple. On ne peut la détailler.

Voilà le principe de la Main Océane : sa surface est complètement dépourvue d'intérieur.

Neuvième figure
LA PLUIE QUI FAIT S'OUVRIR LES FLEURS

La pluie, et non la parole sur la pluie, fait s'ouvrir les fleurs.

Mais les paroles tombent aussi parfois comme une pluie. Tu verras bien si les fleurs s'ouvrent...

On dit aussi : Les Yeux qui s'ouvrent sous la Pluie.

Onzième figure
LES HEURES CREUSES

Les anciens dressaient de lourds mégalithes pour marquer les heures du jour.

Ces pierres étaient comme des dents qui, en découpant l'espace, découpaient le temps.

Les dents découpent aussi le son.

Le temps perdu serait facile à rattraper s'il n'était qu'une durée, mais il est difficile de rattraper un rythme.

Douzième figure
LE PHARE DE LA MESURE

Ou Phare Chymique. Cette figure est largement expliquée dans le *Traité de la Terre Céleste*.

Chymie précisément signifie « mesure », et vient de l'Arabe « kam », qui veut dire « combien ». Mais en vérité le mot a des origines plus anciennes : le hiéroglyphe qui est au centre du nom de Sekhmet, et qui était figuré par un scorpion.

C'est pourquoi chymie s'écrit avec un Y, contrairement à ce que font les ignorants ; car cette lettre a la forme du scorpion.

Quatorzième figure
LA PIEUVRE INVISIBLE ENTRE
LES ROCHERS

La pieuvre, que l'on appelle également poulpe, est tout aussi merveilleuse qu'elle est effrayante. C'est pourquoi elle se cache. Et, se cachant, elle devient plus effrayante et merveilleuse encore.

Aussi est-elle comme l'apparence du réel. Pas l'illusion : l'apparaître — l'apparaître fugitivement.

La Pieuvre qui se cache parmi les pierres, en regardant bien, tu peux l'apercevoir dans le visage des antiques statues.

Elle est le Regard de la Roche.

Treizième figure
LE N' AUTRE PAIRE

L'Un et l'Autre, réunifiés quoique distincts comme les deux doigts de la main.

C'est ainsi que les ciseaux découpent ou que la pince saisit.

Ce deux en un, ce un en deux, fait outil, fait ouvrage. « Ça crée », dit-on. Ainsi consolation et solidarité se conjuguent.

Mais, remarqueras-tu, la main ne possède pas deux doigts seulement, elle en a cinq. Soit, mais quatre sont liés qui font face au pouce pour saisir. Ceci est à l'image de la Quintessence.

Quinzième figure
L'OURS POLAIRE

Moïse a vu le buisson de feu, il a entendu les paroles de l'Unique sur le Sinai ; il a transformé des bâtons en serpents, il a rencontré l'Homme du Décret et suivi son enseignement, devant lui la mer s'est ouverte... Comment croire qu'il n'ait pas vu l'Ours Blanc — le grand ours polaire dans les glaces, à l'ombre plus grande encore, car tout autour de lui soleil et lune parcourent le cercle entier de l'horizon ?

Seizième figure
LE SOURIRE DU LÉZARD

Le lézard n'est jamais en repos ; il est aux aguets. Toujours prêt à bondir sur sa proie, toujours soucieux de la menace qui le guette. Le crois-tu endormi, le voilà qui sursaute comme habité par le cauchemar.

Plaqué à terre dans la fébrilité, ainsi vit le lézard.

Et pourtant, regarde sa tête : il sourit. Il rit presque. Cela l'amuse comme un enfant qui joue.

Dix-huitième figure
LE SILENCE DES LAVOIRS

Salomon Trismosin a appelé cette figure : La lessive, travail de femme.

Le battage et l'essorage sont des travaux pénibles, et les paniers de linge sont lourds. Comment ce travail peut-il convenir aux femmes ?

Savoir est d'abord voir — où voir ça, si ce n'est là ? Le geste montre, et dit « voilà ». Une réalité contient tout le réel, est-il dit.

Savoir est d'abord être en mesure de montrer, de transmettre. Vois là ! vois ça ! Et l'on doit bien répondre : « je vois », « je vois là ». On appelle cela le Ça-voir Absolu.

En étudiant l'optique, Descartes s'éprit de sa femme de chambre. Toute école utilise des femmes de ménage. Peu leur demandent de faire le ménage dans le savoir.

Dix-septième figure
LA CIGALE DU CUIVRE

Ou le Chant des Cigales.

Les cigales habitent le crissement. De crissements elles construisent leur monde. Où qu'aïlle la cigale, elle ne sort du chant des cigales.

C'est ainsi qu'elle construit son monde de cigale, comme nous construisons notre monde de cités, de routes, de campagnes ; mais aussi notre monde d'images et de sons, pouvant partout lire affiches et panneaux, entendre les radios, ouvrir livres et journaux. Aussi n'est-elle pas moins industrielle que l'abeille ou la fourmi.

Retiens surtout deux choses : il ne convient pas de parler de création en ce qui concerne l'ouvrier, mais de transmutation. Et : la transmutation repose sur la science des mesures et des harmonies.

Dix-neuvième figure
LE NOISETIER AU BORD DE LA RIVIÈRE

Je ne parlerai pas de la Dame des Eaux et Forêts.

Les feuilles de noisetier ont la surface exposée au soleil plus sombre que celle tournée vers le sol, qui est nettement plus claire. Ceci, quand le vent les agite, semble accentuer leur mouvement ; et plus encore leur reflet dans l'eau ondoyante.

Vingtième figure
LE MÉLÈZE DE L'ÉVEIL ET L'AIGLE
DE LA BRÛLURE

Il n'est rien là que tu ne puisses trouver de toi-même. Je crains que ne t'égaré tout ce que j'ajouterais.

L'arbre et l'oiseau des cimes : le soleil frappe fort près des glaciers.

Vingt-deuxième figure
LA PLUIE QUI BAT CONTRE LES VITRES

A partir du moment où tu parviens à imaginer comme interlocuteur un sujet intelligent et connaissant, pur de tout obscurcissement, un pas décisif est accompli.

Mais il y a là plusieurs difficultés.

Dois-tu le supposer existant ? Si tu y songes, tu verras que c'est égal.

L'important est d'être en mesure de travailler avec cette supposition, ce que risque d'oublier celui qui lui substitue une conviction.

Si tu es capable de supposer un tel interlocuteur, tu entendas la pluie battre contre les vitres.

Si tu attends seulement que Lui s'adresse à toi, ou si tu préfères supposer face à toi un objet qu'un sujet, de qui alors attendras-tu autorité ? De quelque maître, d'un jury, d'un public ou d'un quelconque jeu divinatoire ?

Vingt et unième figure
LES SOMMEILS DE L'OURSON

Je n'ai jamais vu le *Livre des Sommeils de l'Ourson*. On dit qu'il n'a qu'une page ; mais très grande, et que l'ordre de lecture peut varier à l'infini.

On dit aussi que ce livre n'existe pas.

On a prétendu que l'ourson serait le fils de l'ours polaire, ou encore son père, ou bien le même dans son jeune âge. C'est peu probable, car l'ourson n'est pas blanc, mais il y a toujours une part de vrai dans les rumeurs.

Cependant chacun s'accorde pour affirmer que l'ourson aime le miel. Ses rêves sont cuivrés et bourdonnants.

On le représente souvent, après avoir dérobé aux dieux le secret de l'électricité, poursuivi par une nuée d'abeilles.

Il est l'emblème secret des électriciens et des mécaniciens, qui se donnent des airs bourrus dans leurs larges salopettes.

Vingt-troisième figure
LA TRUITE DANS LE COURANT

La truite peut remonter les torrents. Elle peut se tenir immobile dans des courants qui te noieraient, et comme au repos.

Cependant, elle ne fera jamais remonter le plus petit ruisseau à sa source, et n'y songera même pas.

Vingt-quatrième figure
L'HELICOPTERE DE LA GRÂCE

Sur le sol, les fourmis laborieuses s'affairent ;
l'air est bourdonnant d'abeilles.

L'hélicoptère survole les collines.

Au bord des départementales, les peupliers se
dressent comme des flammes.

Vingt-sixième figure
LE CHEVAL VAPEUR

Il y a deux façons de concevoir les inégalités
entre les hommes : la bonne et la mauvaise. La
première consiste à distinguer producteurs et
profiteurs. La seconde, possédants et
dépossédés. Il n'y a pas de raison essentielle
pour que les deux se recourent.

A moins d'admettre que tous les biens et les
richesses soient le produit collectif d'une société
dans son ensemble, et qu'ils soient injustement
partagés.

Mais qui admet sérieusement cela ?

La richesse ne peut indéfiniment se passer
d'œuvres et d'actes réels. Et l'on ne peut appeler
« travail » la consommation de la honte et la
production de l'impudence.

Vingt-cinquième figure
LE FILET GARNI

L'homme est un roi dont le monde est le
bouffon.

On ne comprend rien à la souveraineté si l'on
ne comprend pas la fonction du bouffon. Et cela
est vrai aussi de la souveraineté populaire.

Le roi ne peut se soustraire aux impudences
de son bouffon. Comment pourrait-il punir sans
déchoir celui dont il fait lui-même son fou ? Il
cultive alors sa souveraine humilité.

C'est ainsi qu'il se fait roi, et du monde son
bouffon.

Vingt-septième figure
LA MAROTTE DU FOU

On l'appelle aussi : Les Heures du Jour, La
Tête de Méduse, Le Singe de la Différence ou
Les Perles du Rosaire. On la représente parfois
par une tête de Méduse.

De Singe à Signe, il n'est qu'une lettre à
déplacer, et l'on dit aussi « Le Signe du Singe ».

Cette figure communique avec La Cigale du
Cuivre et Le Silence des lavoirs.

A la marotte sont attachés des grelots. Ainsi
les heures sonnent tout au long du jour.

Vingt-huitième figure
LE FIGUIER DE LA SAGESSE

On peut bien voir un arbre comme une fissure de soif dans la sécheresse de l'air.

On peut aussi y voir du bois. Mais le bois brûle, ou pourrit ; ou encore il disparaît dans notre ouvrage, comme il se dissout dans notre pensée en matière, en énergie et en divers concepts, de sorte qu'à la fin il n'en reste rien.

Plutôt y voir la forme précise d'une fissure, une fissure de soif dont le vide ne s'annihilera pas davantage, mais dont les contours vivent et croissent.

Ainsi la soif donne-t-elle au kangourou ses longues jambes pour courir après les nuages.

Trentième figure
L'OURSIN DE LA LIMITE

Circulaire et invariable est le mouvement du ciel, noir et troué d'étoiles.

Si tu te munis d'un bâton souple dont tu recourbes les extrémités au moyen d'un fil tendu, puis d'une baguette rigide que tu maintiens par la base contre le fil entre le pouce et l'index, tendant l'arc contre le ciel, tu peux y suivre avec la flèche le mouvement des astres, comme le ferait une aiguille sur un cadran.

Étalonné, l'arc donne l'heure précise. C'est là l'instrument le plus simple d'une projection dans le temps. Il se trouve qu'il peut aussi projeter la flèche dans l'espace. Ainsi « hérissé » est de la même famille que « heure ».

Si tu marches un jour sur un oursin à la limite de la mer et du sable, tu comprendras bien que seules comptent alors les aiguilles qui auront blessé ta chair.

Ainsi seul l'instant nous transperce.

Vingt-neuvième figure
LA CHARRUE AVANT LES BOEUFs

La charrue devant les bœufs n'est rien encore. Que dirais-tu du sillon devant le sillage ? Du chemin devant le frayage ? De la vision devant le visage ?

Or la vision est toujours supposée devant le visage.

Trente et unième figure
LA ZONE ROUGE

Toujours le rouge marque le passage entre le noir et la couleur. Le jour s'annonce par le rouge du matin, et la nuit par le rouge du soir. Toujours.

Le vert, de même, fait passage entre la terre brune et le ciel bleu.

C'est ainsi que les pensées se tressent sur les sensations ; montent comme du lierre. Dès qu'ençâssée dans le signe, la vie fait pensée ; comme la voile fait force, dès que montée.

Trente-deuxième figure
LA VOILE QUI REMONTE LE VENT

On dit que les paroles volent mais que les écrits restent. Ceci est entièrement faux.

Les paroles restent dans le temps ; ainsi dit-on qu'une chose faite n'est plus à faire. C'est encore ce que l'on entend par : « donner sa parole ».

Mais le vent emporte les feuilles, et on les dit « feuilles volantes ».

Il est vain de chercher à retenir le vent ; ce n'est pas pour cela que l'on a fait des voiles.

On a appris à dessiner des voiles qui remontent le vent. Sans souffle, bien sûr, la voile ne peut rien.

•

Ici s'achève le traité des
« Trente-deux Clés »,
qui sont complètes
de la première à la dernière.

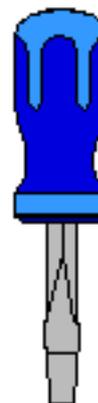
•

ESQUISSES D'UNE MÉCANIQUE DU SENS

(Deuxième partie)

20 remarques sur le sens
du point de vue mécanique :
dynamique et statique.

Jean-Pierre Depétris



Tournevis

Le 24 décembre

On pourrait naïvement penser que le principe du langage consiste à faire correspondre des mots et des choses. A tel mot correspond telle chose, et à telle chose correspond tel mot.

La signification serait cette correspondance du mot et de la chose. Au mot « stylo » correspond l'ustensile avec lequel j'écris. Le mot « stylo » signifie donc un stylo.

Le langage nous permettrait donc d'évoquer toute sorte de choses que nous n'avons pas nécessairement sous la main, ou même qui n'existent pas ; d'évoquer toute sorte de situations possibles, et même impossibles.

Ceci n'est pas strictement faux, mais naïf.

Le langage est sans doute un instrument merveilleux qui nous permet d'utiliser un univers entier, et même des univers virtuels, sans n'avoir rien ni dans les mains ni dans les poches. Mais quand bien même le langage serait effectivement cela, rien ne nous dirait comment à partir de lui, de ces objets virtuels que seraient les mots, nous pourrions construire des significations ; ou encore : comment nous pourrions *dire* quelque chose ; *dire ce que nous voulons dire*.

Imaginons un magicien aux pouvoirs illimités qui puisse faire apparaître n'importe quoi en n'importe quelle situation mais qui ne parlerait pas notre langue. Croit-on que ce pouvoir lui permettrait de nous faire comprendre tout ce qu'il voudrait nous dire aussi facilement que si nous parlions le même langage ?

Si le mot vaut la chose, comment nous y prenons-nous pour énoncer du sens avec des choses ?

A supposer que le magicien ait ce pouvoir, et que son interlocuteur ait le même pour lui répondre, se poserait encore pour eux la question de faire que tout ce bric-à-brac qu'ils seraient capables de susciter s'articule dans un langage ; de faire de cet univers d'objets un langage.

Il est à noter que nous sommes tous, par moments, dotés de tels pouvoirs magiques ; et cela quand nous rêvons.



Le 27 décembre

A l'abri de la crique, je vois les lointaines crêtes blanches des vagues, et je me dis qu'il fait du vent. Les lointaines crêtes des vagues *signifient* que le vent souffle ; *sont signe* que le vent souffle. Les vagues ne sont pourtant pas seulement un *signe* du vent. Elles sont aussi des vagues. Et le vent n'est pas seulement une *signification* des vagues.

Ce que j'essaye d'aborder là, c'est une possible difficulté à faire la part de l'*être* et du *signifier*.

Que les vagues soient signe qu'il y ait du vent n'empêche pas qu'il y ait réellement des vagues, et réellement du vent. Que le vent soit signe qu'il y ait des vagues — car on peut, d'un autre point, sentir le vent et ne pas voir les vagues — n'empêche pas non plus qu'il y ait réellement du vent, et des vagues.

Est-il possible d'en douter ? Est-il possible de s'égarer sur de telles choses ? Il semble que oui.



Le 29 décembre

« Le vent ébranlait le mur comme l'auraient fait des vagues. »

Nous avons le mot « vent » et nous avons le mot « vagues », cependant, du côté des choses, nous avons bien le vent, mais pas les vagues.

C'est un peu comme si l'on t'avait dit : « oublie le vent, n'entends que le bruit ».

N'est-ce pas comme si je voulais t'apprendre à prononcer le son « äï » dans *dying*, et que je te dise « c'est comme dans le français "ail" » ?



« Le feu dans la cheminée, on dirait un chat qui ronronne. »

Voilà deux réalités qui s'accordent bien : un feu dans la cheminée fait volontiers penser à un chat qui ronronne, et inversement. Il ne s'agit pas de les accoler, de les mêler, mais de les superposer, et de ne garder que ce qu'elles ont de commun : le ronronnement. Mais bien sûr, il s'agit de faire passer l'impression du chat ronronnant à celle du feu.



Ce déplacement d'une réalité à l'autre, qu'elles soient toutes les deux actuelles, ou virtuelles, ou l'une actuelle et l'autre virtuelle, est un phénomène essentiel du sens. C'est ce *déplacement*, et pas un autre, qui est la clé de voûte de l'énonciation. (Non pas un quelconque déplacement du signifié au signifiant, de la chose au concept, du concept au signe...)

Tout l'appareillage sémiotique est mis en œuvre autour de ce déplacement de réalité à réalité ; qui ne quitte pas le réel, le monde des choses, sinon s'évanouit.



Le 9 janvier

L'âme travaille. Il est impossible de penser l'âme sans penser le *travail*. L'âme est l'objet d'une mécanique ; certainement pas d'une métaphysique.



L'âme : perception et motricité.

« Moteur » et « travail » sont intimement liés. Mais ni travail ni moteur ne supposent nécessairement une « perception ».

Pourtant, il y a échange, et l'on n'hésite pas à parler de *communication*, *d'information*, de *message* pour de pures transformations mécaniques et chimiques liées par des chaînes causales.

Un seuil qualitatif nous embarrasse : où (quand) apparaît une perception ?

Mais peut-être nous égarons-nous à chercher la *perception* quand nous devrions plutôt nous interroger sur le *perceptible*.

La neurologie et la psychologie croient étudier la perception où elle ne rencontrent que le perceptible.

Dans notre cornée, notre nerf optique, nos neurones, nous ne discernons que du *perceptible*, jamais de la *perception*. — Qui voit ? Notre œil ? Notre cerveau ? Qui sait répondre ? — « Nous » voyons, c'est tout. Dans nos organes, n'est que du perceptible : du mouvement.

Mais le perceptible est déjà bien en amont de nos organes. Le reflet sur la vitre n'est en rien différent de ce qui se passe dans notre œil.

Notre œil ne fonctionne pas différemment d'une lunette ; notre cerveau, d'un lecteur de disque compact. Si nous ne savons pas comment nous voyons sur un écran, il est peu probable que la neurologie nous enseigne comment nous voyons avec notre corps.

Nous n'avons d'ailleurs nul besoin que cela nous soit enseigné pour le faire. La seule chose que nous ayons dû apprendre, c'est au contraire à faire des radios, des ordinateurs, des transistors, des commandes numériques...



« Comment le perceptible surgit-il ? » — cela ressemble à : « comment les choses viennent-elles à l'existence ? » Et cela pourrait s'entendre comme si elles sortaient d'un au-delà. Mais à y regarder de près, elles surgissent plutôt d'un travail.



Le 10 janvier

La peinture impressionniste :

L'impressionnisme peint *l'impression*, pas la *représentation*. Je vois plus qu'il n'est peint sur la toile.

Impression soleil levant de Turner : observe bien ce qui est *réellement peint* sur la toile, et compare avec *ce que tu vois*. (Certes ce n'est qu'une peinture, et la profusion n'est pas illimitée.)

Une autre peinture pourrait ne nous *donner à voir* que ce qui est *réellement représenté*, et cela même si l'artiste peut être dit « bon dessinateur ».



Le 11 janvier

Personne ne semble avoir remarqué combien l'idée de travail et l'idée de mystère sont proches et concurrentes. Comme la lune et le soleil, elles se fuient ou bien s'éclipsent.

Le mystère recouvre toujours un travail (Eleusis, Cérès, Coré), et le travail recèle un mystère.



Le 13 janvier

Dans la mécanique tout peut être ramené au poids et au mouvement. Le poids lui-même peut être ramené à un mouvement arrêté : un équilibre.

Balances, règles, horloges : tout en mécanique peut-être mesuré par ces trois instruments. (Tout autre instrument n'étant qu'une forme particulière ou combinée de ces trois.)

Toutes les lois de la mécanique peuvent s'appliquer, sans grande modification, de la physique à la biologie. Mais les impressions des sens, les représentations, les perceptions deviennent essentielles pour tout travail musculaire. On sait appliquer la mécanique à une activité animale purement motrice, mais certainement pas sensorielle.

Et pourtant, activités motrices et sensorielles sont à peine différenciables chez l'animal — plus généralement dans le vivant. (Même si l'on ne peut proprement parler de sensation pour le

végétal, on ne peut non plus ramener les mouvements et les orientations de la vie végétale à de simples déterminations causales.)



On pourrait se demander quel intérêt il y aurait à étendre les lois de la mécanique à la sensation. L'intérêt, ce serait bien sûr d'avoir des lois.

Des lois pour quoi faire ? Et qu'est-ce qui me permet de dire que nous n'en avons pas ?

Et d'abord, qu'est-ce qu'une loi ?

Nous parlons de loi lorsque nous arrivons à décrire un phénomène en nous passant de l'idée d'un sujet agissant. C'est pourquoi lorsque nous cherchons à énoncer des lois de la sensation, de l'intellection, de la représentation ou de la cognition en général, nous ne faisons que poursuivre l'horizon. Nous ne pouvons espérer trouver de loi qu'au *perceptible*, à l'*intelligible*,... etc. (Des lois de la perception, de l'intellection... devrait énoncer comment rendre perceptible, intelligible...)

Et en quoi cela nous est-il utile de décrire un phénomène en nous passant de l'idée de sujet agissant ? — Eh bien tout simplement à nous en servir ; à devenir ce sujet agissant, qui va utiliser ce phénomène sans sujet.



Il y a là un écueil : dès que nous parvenons à donner à un phénomène des lois et des mesures, nous tendons à lui croire un « supplément de réalité ».

A travers la loi et la mesure, le phénomène est devenu *objectif* : il n'est plus qu'objectif, dépouillé de toute action d'un sujet. En quoi cela le rendrait-il plus réel ? Et pas le contraire ?

Comme si objectif était synonyme de réel, et subjectif d'illusoire.

Et cela est un préjugé trompeur qui nous fait perdre tout le bénéfice de la loi. Une réalité objective est une réalité rendue à la merci de qui en connaît la loi.



Le 17 janvier

La méthode cartésienne.

Toutes les sciences ne sont en effet rien d'autre que l'humaine sagesse, qui demeure toujours une et identique à elle-même, quelque différents que soient les objets auxquels elle s'applique, et qui ne reçoit pas d'eux plus de diversité que ne reçoit la lumière du soleil de la variété des choses qu'elle éclaire... (Règles pour la direction de l'esprit, 360)

Cette phrase est bien plus étonnante qu'une lecture superficielle pourrait le laisser croire. Personne avant le dix-septième siècle n'avait encore dit cela en occident (qui par la suite a d'ailleurs repris cette idée ?) : l'esprit humain est posé explicitement comme le foyer lumineux, et non pas comme le réceptacle d'une quelconque lumière qui lui viendrait des « objets auxquels elle s'applique », d'une « réalité » quelconque ou de quelque source transcendante.

Il faut remarquer, en outre, que les expériences que nous avons des choses sont souvent trompeuse, mais que la déduction, c'est à dire la pure et simple inférence d'une chose à partir d'une autre, peut sans doute être manquée si on la voit mal, mais ne peut jamais être mal faite par un entendement doué de raison... (Règles pour la direction de l'esprit, 365)

L'expérience n'est pas fiable, mais « la pure et simple inférence », si.

Cette « pure et simple inférence » est très semblable à une expérience sensible. En quoi est-elle ou non une « expérience » ? En quoi est-elle ou non « sensible » ?

Par intuition j'entends [...] une représentation inaccessible au doute, représentation qui est le fait de l'intelligence pure et attentive, qui naît de la seule lumière de la raison, et qui, parce qu'elle est plus simple, est plus certaine encore que la déduction. (Règles pour la direction de l'esprit, 368)

Intueri, du verbe intueor, eris, eri, itus sum, dép. tr. 1° Regarder attentivement, observer. 2° Considérer, faire attention à, songer. 3° Être tourné vers.

Intuitus, us, m. Vue, regard.

L'homme ne connaît les choses naturelles que par analogie avec celles qui tombent sous le sens. Et nous considérons même comme ayant philosophé avec le plus de vérité celui qui a pu,

avec plus de succès, assimiler les choses cherchées à celles qui sont connues par le sens.

(Olympiques 1619-1620)

Le mot clé est « assimiler ». Il est ici question de métaphore juste, d'image juste. D'où le glissement quelque peu ambiguë de « sens » — le sens, les sens. Connaître la vérité est d'abord la rendre sensible (« intuitionnable »).

Il peut paraître étonnant que les pensées profondes se rencontrent plutôt dans les écrits des poètes que dans ceux des philosophes. [...] Il y a en nous des semences de science, comme dans un silex des semences de feu ; les philosophes les extraient par raison ; les poètes les arrachent par imagination : elles brillent alors davantage.

Olympiques 1619-1620

Descartes ferait-il plus confiance à l'imagination qu'à la raison ? Dans les Règles pour la direction de l'esprit, il associe encore le mouvement de la pensée à celui de l'imagination :

[...] Il faut prêter aux faiblesses de la mémoire le secours d'une sorte de mouvement continu de la pensée. Si donc, par exemple, j'ai commencé par reconnaître, grâce à des opérations distinctes, quelle est la proportion qui existe entre les grandeurs A et B, ensuite entre B et C, puis entre C et D, et enfin entre D et E, je ne puis m'en faire une idée précise à partir de celles que je connais déjà, à moins de me les rappeler toutes. Aussi vais-je les parcourir plusieurs fois par un mouvement continu de l'imagination, qui voit chaque terme par intuition en même temps qu'elle passe aux autres, jusqu'à ce que j'ai appris à passer si rapidement de la première proportion à la dernière que je ne laisse presque plus aucun rôle à la mémoire et qu'il me semble avoir une intuition simultanée de tout ; de cette manière, en effet, tout en aidant la mémoire, on remédie aussi à la lenteur de l'esprit, et l'on accroît dans une certaine mesure sa capacité.

(Règles 387-388)



Le 20 janvier

Cette méthode ressemble donc à ceux des arts mécaniques qui, loin d'avoir besoin du secours des autres, enseignent eux-mêmes comment il faut fabriquer les instruments qui leur sont propres. (Règles 397)

Et Descartes précise :

Si l'on voulait en effet pratiquer l'un d'eux, l'art du forgeron par exemple, sans disposer d'aucun instrument, il faudrait commencer par se servir comme enclume d'une pierre brute ou de quelque bloc de métal non dégrossi, prendre un caillou en guise de marteau, assembler des morceaux de bois en forme de tenaille, et se monter, selon les besoins, un arsenal d'autres instruments de ce genre ; ceux-ci une fois préparés on ne tenterait pas sur le champ de forger à l'usage d'autrui des épées ou des casques, ni quelque autre des objets que l'on fabrique en fer, mais avant toute chose on fabriquerait à son propre usage des marteaux, une enclume, des tenailles, et le reste des outils nécessaires.

« Cette méthode ressemble donc à ceux des arts mécaniques » : Elle se distingue encore par là de la « dialectique » (c'est à dire, pour Descartes, de l'*analytique* aristotélicienne). Elle s'en distingue ici précisément en prétendant s'appliquer à elle-même : en faisant que ses *outils* et son *objet* ne soient pas choses distinctes.

Dans une telle méthode, buts et moyens se confondent. Toute la rigueur aristotélicienne tenait à éviter cette confusion. Justement, comment la méthode cartésienne peut-elle éviter la pure et simple confusion ?



On pourrait dire aussi que Descartes substitue à la méthode *analytique* d'Aristote une autre, *synthétique*. En cela, l'un et l'autre conservent une place déterminante dans l'histoire des idées.



Le 3 février

Descartes ignore le concept de travail, pourtant il saisit le travail (le comprend). (Voir sa *Mécanique*.) Il parle de l'âme, de l'esprit, de l'entendement comme travail... mécanique. (Où se situe le travail ? Qui exerce le travail, et qui, ou plutôt quoi, subit un travail ? C'est la question sous-jacente de son apparent dualisme.)

Évidemment il loupe son projet. L'outillage conceptuel lui manque. Personne par ailleurs ne

vient après lui combler les lacunes ; personne ne perçoit la brèche ouverte : la possibilité d'entrevoir une continuité entre *perceptible* et *intelligible*. Entendons bien une solution de continuité pratique, pas de l'ordre d'un « comment je vois le monde ».

Aussi le dualisme que Descartes exprime parfois dans les termes les plus grossiers, ne tient pas. Le vrai dualisme ne consisterait d'ailleurs pas à séparer corps et âme, mais matière et mouvement ; immobilité et mouvement.



Le 6 février

A propos d'une nécessaire distinction entre « inconscient » et « insu ».

Une séance d'atelier d'écriture :

Je donne la consigne de rédiger successivement : 1) Une courte mais minutieuse description d'un lieu qui nous est familier. 2) Un bref échange de paroles amusant, tenu dans un lieu public. 3) Un proverbe, un aphorisme, une devise de son invention. 4) La description attentive d'une chose quelconque mais précise. 5) Une courte méditation. 6) Le rapide panégyrique d'un personnage, célèbre ou non. 7) Le récit d'une rencontre qui nous fut décisive. 8) ...

Toutes ces consignes sont inscrites sur des feuilles libres pliées que l'on tire au hasard (on pioche encore quand on tire deux fois la même). Je précise bien que la consigne est aussi, est d'abord, formelle : un souvenir est un récit au passé à la troisième personne, etc... On ne s'arrête que lorsque chacun a au moins rédigé trois courts textes.

Il est très probable qu'il y aura dans chacune de ces séries une certaine suite dans les idées qui se sera imposée à l'insu de leur auteur.

L'auteur découvre cette suite d'idée après coup. On pourrait dire alors qu'il en « prend conscience ». Mais qu'est-ce que cela voudrait dire qu'avant qu'il n'en prenne conscience elle était « inconsciente » ?

De l'application des consignes on peut observer que (i) plus la suite d'idée est ferme et manifeste, plus (ii) elle s'est faite à l'insu de son auteur qui la découvre avec étonnement en relisant, et plus (iii) elle lui saute aux yeux avec évidence ; ce qui se manifeste en particulier en ce qu'il est le premier à s'en apercevoir, à en déceler toutes les subtilités, et même à être en mesure de la poursuivre.

Il est alors manifeste que l'insu ne suppose aucune résistance de la conscience : moins la conscience résiste, plus l'idée se poursuit à notre insu.



Autre observation en ce qui concerne la faiblesse de la suite d'idée, et même son absence : moins il y a de suite dans les idées, plus il y a unité formelle de l'ensemble des textes. Cela peut aller jusqu'à la pure et simple ignorance des consignes : le texte se tient, mais pas les idées.

Plus il y a unité entre les fragments, moins il y a de suite dans les idées, et en fait, moins il y a d'idée.



Ne pourrait-on en inférer qu'une certaine unité du style, du récit, du temps, du lieu, du raisonnement, de l'intention,... bref de ce qui constitue une certaine cohérence formelle, serait une résistance à l'enchaînement de nos idées se faisant à notre insu ? Justement, une résistance de l'inconscient ?



La notion de « travail » pourrait là encore être empruntée à la mécanique. Au *travail moteur* de l'insu correspond le *travail résistant* de l'inconscient.

Le *travail de l'inconscient* serait essentiellement un *travail résistant*. (Même si ce n'est cependant pas l'inconscient lui-même qui résiste.)

Je rechercherais ici une possible translation de la *résistance de la conscience* à la *consistance de l'insu*. Cette translation dépendant peut être seulement de la suppression d'une rigide articulation rationnelle. Défaire les enchaînements formels pour ouvrir le passage à la suite des idées.



Un autre atelier :

On part promener dans la nature (en l'occurrence, à Marseillevéyre). Arrivé dans un lieu propice, on s'installe. Je demande alors d'imaginer des scénarios que le lieu pourrait inspirer.

Par exemple : (i) Une grotte au pied d'une falaise, le caractère sauvage du lieu, évoquent des hommes préhistoriques. (D'autre part, nous ne sommes pas loin de la grotte au dessous du niveau de la mer, découverte récemment dans la calanques.) (ii) Des murs cassés, une maison en ruine évoquent la seconde guerre mondiale. (Nous savons par ailleurs la présence de nombreux blockhaus près du rivage.) (iii) On pense aussi aux romans et aux films de Pagnol, de Giono ; à Daudet... (iv) Un pin, en plein à-pic d'une falaise blanche évoque la peinture chinoise. (v) Les constructions modernes dans un lointain vallon (Luminy ?) au sein d'un immense paysage sauvage évoquent la science fiction. (vi) On pense aussi à la Grèce antique, (vii) aux Westerns : roches pelées, sable...

On observe comment l'évocation de chacun de ces imaginaires change absolument tout dans la paysage, sans que rien n'y soit proprement changé.

Je donne alors la consigne de décrire le lieu — ce même lieu — à travers ces différents imaginaires. Il est bien précisé qu'on ne décrit rien d'autre que ce qui s'offre à la vue autour de soi, sans ne rien dire de l'imaginaire qui l'induit.



Exemple d'une exécution de la consigne par un jeune élève : « Du sable comme si la mer s'était retirée, une falaise abrupte, des roches de forme grossière, des grottes encastrées dans la falaise, abris naturels, de la terre friable, riche de fossiles et de silex, et là un rocher droit de la forme d'une tête regarde la mer tel une idole taillée simplement à l'image de l'homme. La vallée encaissée fait un abri naturel du vent et de l'agression des éléments... »



« Il regardait la femme descendre vers la plage.

Dans son esprit trottaient des images de roman d'espionnage. (A d'autres moments il y en avait eu d'autres : terres lointaines et mystérieuses, galères barbaresques, débarquement allié, arrivée des trois Maries, guerriers antiques dans leurs trirèmes, pêcheurs provençaux...)

*L'image ne vaut
Qu'en ce qu'elle n'est pas la bonne.*

Pensa-t-il.

Il savait que l'esprit se consume dans la réalité pure, comme les corps dans l'oxygène. »¹



Le 7 février

La mécanique est la science du mouvement. Je pourrais emprunter toutes ses notions à la mécanique, et pas seulement celles de *travail*, de *moteur* et de *résistance*, mais aussi celles de *volume*, *densité*, *masse*, *déplacement*, *orientation*, *accélération*, *force*, *puissance*... Les concepts clés sont *force*, *travail* et *puissance*.

J'associe le *travail de l'inconscient* à un *travail résistant* ; le freudisme associe d'ailleurs « travail » à « inconscient », et associe « inconscient » à « résistance », mais n'associe pas explicitement « travail résistant » à « inconscient », il fait plutôt de la cure un travail sur la résistance.

Pour le freudisme, le travail de l'inconscient est aussi bien résistant que moteur. (L'inconscient (se) *fraye* un chemin (*bahnen*, *bahnung*)).

(En fait, pour Freud, ce n'est pas l'inconscient qui résiste mais le moi.)



Cependant c'est la pensée qui se fraye un chemin, consciemment ou pas, à notre insu ou pas. Or, si ce chemin n'allait pas d'un imperceptible à un perçu, d'un inconcevable à un conçu, il n'y aurait tout simplement pas de pensée.

On peut se demander ce que serait une

(Contes du Sud-Est, conte LIV, paru dans banana Split N° 16 1986.)

pensée qui n'aurait ni inconscience ni insu. Disons « une pensée statique ». En quoi serait-elle une pensée fût-ce inconsciente, ou insue ? En quoi seulement serait-elle ?



Le 17 décembre

La carotte et le bâton : On attache une carotte à un bâton, et on le tend devant les yeux d'un âne attelé. Il avance pour attraper la carotte et entraîne l'attelage tout en poussant la carotte devant lui. (Est-ce que ça marche ?)

L'aimant et le bâton : on attache un très puissant aimant à une poutre fixée sur une voiture métallique. Est-ce que la voiture avance, entraînée par l'aimant ?

On est sûr ici que ça ne marche pas : voiture et aimant constituent un ensemble homogène que traverse un champ de force qui ne produit aucun travail sur cet ensemble.

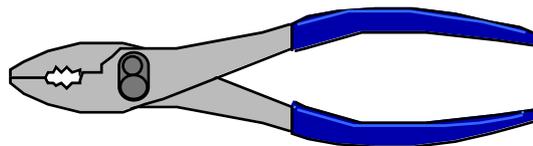
L'animal avance vers la carotte, qui s'éloigne. Jusqu'à quel point l'animal passera-t-il de *l'impression de se déplacer* vers la carotte à *l'impression de déplacer* la carotte ?

Ce n'est pas là une question d'intelligence, ni même de représentation : sinon la voiture à laquelle est attaché un aimant devrait être considérée comme plus intelligente que l'âne, et même que l'homme.

« La voiture **sait immédiatement** qu'il ne lui sert à rien de s'avancer en direction de l'aimant. »

Et cela peut nous dire que « savoir immédiatement » est une contradiction dans les termes.

L'animal ne sait pas immédiatement qu'en se déplaçant en direction de la carotte, il déplace la carotte. Il ne peut le savoir qu'en se déplaçant.



Pince universelle

les mots ne parlent plus
nous apprenons par nos rêves

il y a l'espace du miroir
entre mes actes et ma conscience

je m'initie au vide

la réalité du monde m'apparaît si tangible
comme un mécanisme d'apparences

Vincent Meyer
Les Arcanes du bleu

TRAITE DE LA LUMIÈRE
LE MONDE
ou :
TRAITE DE LA LUMIÈRE

Chapitre IV
Description d'un nouveau monde
et des qualités de la matière dont il est composé

René Descartes

permettez donc pour un peu de temps à votre pensée de sortir hors de ce monde pour en venir voir un autre tout nouveau que je ferai naître en sa présence dans les espaces imaginaires

les philosophes nous disent que ces espaces sont infinis et ils doivent bien en être crus puisque ce sont eux-mêmes qui les ont faits

mais afin que cette infinité ne nous empêche et ne nous embarrasse point ne tâchons pas d'aller jusques au bout

entrons y seulement si avant que nous puissions perdre de vue toutes les créatures que Dieu fit il y a cinq ou six mille ans

et après nous être arrêtés là en quelque lieu déterminé supposons que Dieu crée de nouveau tout autour de nous tant de matière que de quelque côté que notre imagination se puisse étendre elle n'y aperçoive plus aucun lieu qui soit vide

bien que la mer ne soit pas infinie ceux qui sont au milieu de quelque vaisseau peuvent étendre leur vue ce semble à l'infini et toutefois il y a encore de l'eau au-delà de ce qu'ils voient

ainsi encore que notre imagination semble se pouvoir étendre à l'infini et que notre nouvelle matière ne soit pas supposée être infinie nous pouvons bien toutefois supposer qu'elle remplit des espaces beaucoup plus grands que tous ceux que nous aurons imaginés

et même afin qu'il n'y ait rien en tout ceci où vous puissiez trouver à redire ne permettons pas à notre imagination de s'étendre si loin qu'elle pourrait mais retenons-la tout à dessin dans un espace déterminé qui ne soit pas plus grand par exemple que la distance qui est depuis la Terre jusques aux principales étoiles du

firmament et supposons que la matière que Dieu aura créée s'étend bien loin au-delà de tous côtés jusques à une distance indéfinie

car il y a bien plus d'apparence et nous avons bien mieux le pouvoir de prescrire des bornes à l'action de notre pensée que non pas aux œuvres de dieu

or puisque nous prenons la liberté de feindre cette matière à notre fantaisie attribuons lui s'il vous plaît une nature en laquelle il n'y ait rien du tout que chacun ne puisse connaître aussi parfaitement qu'il est possible

et pour cet effet supposons qu'elle n'a point expressément la forme de la Terre ni du Feu ni de l'Air ni aucune autre plus particulière comme du bois d'une pierre ou d'un métal non plus que les qualités d'être chaude ou froide sèche ou humide légère ou pesante ou d'avoir quelque goût ou odeur ou son ou couleur ou lumière ou autre semblable en la nature de laquelle on puisse dire qu'il y ait quelque chose qui ne soit pas évidemment connu de tout le monde

et ne pensons pas aussi d'autre côté qu'elle soit cette Matière Première des Philosophes qu'on a si bien dépouillée de toutes ses formes et qualités qu'il n'y est rien demeuré de reste qui puisse être clairement entendu

mais concevons-la comme un vrai corps parfaitement solide qui remplit également toutes les longueurs largeurs et profondeurs de ce grand espace au milieu duquel nous avons arrêté nos pensées en sorte que chacune de ses parties occupe toujours une partie de cet espace tellement proportionné à sa grandeur qu'elle n'en saurait remplir une plus grande ni se resserrer en une moindre

ni souffrir que pendant qu'elle y demeure quelque autre y trouve place

ajoutons à cela que cette matière peut être divisée en toutes les parties et selon toutes les figures que nous pouvons imaginer

et que chacune de ses parties est capable de recevoir en soi tous les mouvements que nous pouvons aussi concevoir

et supposons de plus que Dieu la divise véritablement en plusieurs telles parties

les unes plus grosses les autres plus petites les unes d'une figure les autres d'une autre tel qu'il nous plaira de les feindre

non pas qu'il les sépare pour cela l'une de l'autre en sorte qu'il y ait quelque vide entre deux

mais pensons que toute la distinction qu'il y met consiste dans la diversité des mouvements qu'il leur donne

faisant que dès le premier instant qu'elles sont créées les unes commencent à se mouvoir d'un côté les autres d'un autre les une plus vite les autres plus lentement

ou même si vous voulez point du tout

et qu'elles continuent par après leur mouvement suivant les lois ordinaires de la Nature

car Dieu a si merveilleusement établi ces Lois qu'encore que nous supposions qu'il ne crée rien de plus que ce que j'ai dit et même qu'il ne mette en ceci aucun

TRAITE DE LA LUMIÈRE

ordre ni proposition

mais qu'il en compose un chaos le plus confus et le plus embrouillé que les Poètes puissent décrire

elles sont suffisantes pour faire que les parties de ce chaos se démêlent d'elles-mêmes et se disposent en si bon ordre qu'elles auront la forme d'un Monde très parfait et dans lequel on pourra voir non seulement de la lumière

mais aussi toutes les autres choses tant générales que particulières qui paraissent dans ce vrai Monde

mais avant que j'explique ceci au plus long arrêtez-vous encore un peu à considérer ce chaos et remarquez qu'il ne contient aucune chose qui ne vous soit si parfaitement connue que vous ne sauriez pas même feindre de l'ignorer

car pour les qualités que je lui ai mises si vous y avez pris garde je les ai seulement supposées telles que vous pouviez imaginer

et pour la manière dont je l'ai composé il n'y a rien de plus simple ni de plus facile à connaître dans les créatures inanimées

et son idée est tellement comprise en toutes celles que notre imagination peut former qu'il faut nécessairement que vous la conceviez ou que vous n'imaginiez jamais aucune chose

toutefois parce que les Philosophes sont si subtils qu'ils savent trouver des difficultés dans les choses qui semblent extrêmement claires aux autres hommes et que le souvenir de leur Matière Première qu'ils savent être assez mal aisé à concevoir les pourrait divertir de la connaissance de celle dont je parle il faut que je leur dise en cet endroit que si je ne me trompe toute la difficulté qu'ils éprouvent en la leur ne tient que de ce qu'ils la veulent distinguer de sa propre quantité et de son étendue extérieure c'est à dire de la propriété qu'elle a d'occuper de l'espace

en quoi toutefois je veux qu'ils croient avoir raison car je n'ai pas dessin de m'arrêter à les contredire

mais ils ne doivent pas aussi trouver étrange si je suppose que la qualité de la matière que j'ai décrite ne diffère non plus de sa substance que le nombre fait des choses nombrées et si je soupçonne son étendue ou la propriété qu'elle a d'occuper de l'espace non point comme un accident mais comme sa vraie forme et son essence car ils ne sauraient nier qu'elle ne soit très facile à concevoir en cette sorte

et mon dessin n'est pas d'expliquer comme eux les choses qui sont en effet dans le vrai monde mais seulement d'en feindre un à plaisir dans lequel il n'y ait rien que les plus grossiers esprits en soient capables de concevoir et qui puisse toutefois être créé tout de même que je l'aurais feint

si j'y mettais la moindre chose qui fut obscure il se pourrait faire que parmi cette obscurité il y aurait quelque répugnance cachée dont je ne me serais pas aperçu et ainsi que pouvant distinctement imaginer tout ce que j'y mets il est certain qu'encore qu'il n'y eût rien de tel dans l'ancien monde Dieu le peut toutefois créer dans un nouveau

car il est certain qu'il peut créer toutes les choses que nous pouvons imaginer



(La ponctuation de Descartes - il s'en souciait peu - a été modifiée dans les successives éditions, aussi l'avons-nous totalement supprimée. Le texte respire d'ailleurs très bien de lui même. Nous avons seulement rendu ces respiration en « l'aérant » par des renvois à la ligne.)

SÉMINAIRE FÉVRIER 1998

Comment travaille le séminaire ?

Le nom de l'auteur, le nom d'une œuvre nous aident à notre insu à interpréter le texte. Des citations anonymes peuvent ainsi devenir très ambiguës. Que dire alors de citations attribuées faussement à des auteurs ? C'est ce que le collectif du SéD'éReX s'est amusé à faire au cours d'une de ses soirées.

Nous échangeons des communications, soit orales soit écrites, soit le deux, sur des expériences et des réflexions critiques au sujet de ces expériences, des savoirs qu'ils sous-tendent ou qui en sont sous-tendus. Nous cherchons un équilibre entre ces communications et des « travaux pratiques », voire « ludiques ».

Celui-ci consistait à s'évertuer de lire **les mêmes** textes comme des textes différents selon à quels auteurs on les attribuait — ce qui en change incontestablement le sens.

1 Je ne pense pas du tout à la manière dont chaque expression en ces derniers temps a été employée dans les écoles, parce qu'il y aurait une extrême difficulté à vouloir se servir des mêmes noms pour exprimer des idées profondément différentes ; mais je m'en tiens uniquement à la signification de chaque mot, afin qu'à défaut de termes propres, je prenne chaque fois pour traduire mon idée ceux qui me lui semblent convenir le mieux.

Jacob Böhme
De la signature des choses

2 Quand le ciel s'éclaircit, le soleil apparaît
Quand il pleut, la terre est humide
Je viens de vous expliquer tout du fond de mon cœur
Mais je crains que vous ne me croyiez.

Queneau

3 Mais au fond, qu'est-ce que l'apparence ?
Quels sont ses rapports avec l'essence ?
N'oublions pas que toute essence, toute vérité, pour ne pas rester abstraction pure, doit apparaître.

Hume
Traité de la nature humaine

4 « L'homme qui est éclairé, et celui qui est inculte, sont-ils identiques ou sont-ils différents ? » Le maître de la chaire dit : « Pour celui qui est éclairé, ils sont identiques ; pour celui qui n'est pas éclairé, ils sont différents ».

Jacques Lacan, Séminaire 17

5 Le monde a trois « faces évolutives » :

La première assignation ; le monde y porte le nom de « volonté primitive » ;

La seconde assignation ; le monde y porte le nom de « substances fixes » ;

L'assignation dans l'extérieur ; le monde y est nommé « les substances extérieures ».

Les « substances fixes » sont ce qu'on appelle « le parfum de l'existence ». Le monde sensible indique leurs lois et leurs effectivités.

Emmanuel Swedenborg
Le Livre des rêves

6 Le lieu du temps est l'éternité, c'est à dire l'instant, ou encore le présent.

René Char

7 Le rapport de la Terre au Soleil est aussi en même temps un rapport de la Terre à elle-même, ou à sa propre essence, car la mesure de la grandeur et de la force de la lumière, sous laquelle le Soleil est l'objet de la Terre constitue la mesure de la distance qui confère à la Terre sa nature spécifique. Chaque planète possède dans son Soleil le miroir de sa propre essence.

Galilée
Introduction à deux sciences nouvelles

8 Seul le changement est durable.

Héraclite

9 La matière est la mutabilité des choses muables qui est susceptible de prendre toutes les formes en quoi se meuvent les choses muables.

Et en quoi consiste-t-elle ? Est-elle esprit ? Est-elle corps ? Est-elle une espèce d'esprit ou de corps ? Si l'on pouvait dire : « un néant qui est quelque chose », ou « ce qui est et qui n'est pas », c'est ainsi que je la nommerais.

Michel Foucault
Les mots et les choses

10 La matière éternelle, impérissable n'est réelle ou n'a d'existence qu'en tant que somme de ses phénomènes transitoires. Nous disons que les changements résident dans la matière, que la matière est ce qui subsiste, que seuls les changements se modifient ; nous pouvons avec autant de raison inverser les choses et dire : la matière consiste dans le changement, la matière est ce qui se transforme et la seule chose qui subsiste est le changement.

Hegel
La Phénoménologie de l'esprit

11 La qualité dépend de son agent, c'est à dire que tu ne t'appropries pas, ni les qualités d'autrui ni les tiennes propres, et que tu ne les possèdes d'aucune manière, avant que tu ne saches que tu es l'agent même dont elles dépendent, et que tu réalises que tu es celui qui connaît ; c'est alors seulement que la connaissance sera vraiment tienne, et dès lors ta certitude n'aura plus besoin de confirmation, car la qualité est inséparable de son agent.

Karl Marx, Manuscrits de 1844

12 C'est que le Livre qui révèle toute intimité est l'homme lui-même. C'est l'homme qui est le livre de l'être de tous les êtres... Il recèle le grand arcane.

Descartes, Lettre au duc de Luynes

13 Sans le soleil, et malgré les autres astres, on aurait la nuit.

Paul Eluard, Donner à voir

14 L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui existent et de leur nature, de celles qui ne sont pas et de l'explication de leur non existence.

Cioran, La tentation d'exister

15 La couleur n'existe que par convention ; de même l'amer. Suppose que les sens ripostent à la raison : pauvre raison, qui prend chez nous tes arguments et t'en sers pour nous calomnier. Ta victoire est ton échec.

Wittgenstein
Remarques sur les couleurs

16 Ne cherches pas à tout savoir si tu ne veux tout ignorer.

Confucius, Le Livre du Milieu

17 Toute parole, tout écrit et tout enseignement est sans valeur si la connaissance de la signature n'y est point renfermée : car cela ne vient alors que de l'histoire et de l'ouï-dire, en qui l'esprit est muet ; mais si l'esprit dévoile la signature, on entend alors et on comprend comment l'esprit s'est manifesté, par le principe, dans le son et avec la voix.

Car encore que j'entende parler, enseigner, prêcher, encore que je lise, je ne comprends parfaitement et ne m'assimile ces discours et ces lectures que si leur esprit, sortant de leur signature formelle, entre en la mienne et s'y imprime ; j'ai alors une base solide, visuelle et auditive : quand on a le battant, on peut sonner la cloche.

Ainsi, l'on voit que toutes les créatures humaines viennent d'une seule, racine et mère unique : si cela n'était, un homme ne saurait comprendre le verbe d'un autre.

Maître Eckhart

18 Celui qui se rend utile se met au service du monde, et n'y suffit pas. Celui qui ne se rend pas utile met le monde à son service, et pourrait davantage.

G. E. Debord

19 Distinguer l'action du ciel d'avec l'action de l'homme, voilà le sommet de la connaissance. Connaître l'action du ciel, c'est constater ce que chacun de nous possède par nature. Connaître l'action de l'homme, c'est essayer de préserver ce que son intelligence ne peut connaître par ce qu'elle connaît. Mais une telle connaissance a son problème. Car toute connaissance doit se conformer à quelque chose pour être vraie. Mais ce quelque chose ne peut pas être déterminé uniquement par la connaissance. Ainsi, comment peut-on savoir que ce que j'appelle le ciel n'est pas l'homme et que ce que j'appelle l'homme n'est pas le ciel. D'ailleurs, seul l'homme véritable peut posséder une connaissance vraie.

Augustin, Confessions

20 Autour de l'autel se dresse une église, et cette église grandit, et ses murailles s'écartent chaque jour davantage. Ce que couvre l'ombre de ses voûtes est — sacré, inaccessible à tes désirs, soustrait à tes étreintes. Le ventre creux, tu rôdes au pied de ses murailles, cherchant pour

apaiser ta faim quelques restes de profane, et les cercles de ta course vont sans cesse s'élargissant. Bientôt cette église couvrira la terre entière, et tu seras refoulé à ses plus lointaines limites ; encore un pas, et le monde du sacré a vaincu, tu t'enfonces dans l'abîme. Courage donc, paria, puisqu'il est temps encore ! Cesse d'errer, criant famine, à travers les champs fauchés du profane ; risque tout, et rue toi à travers les portes au cœur même du sanctuaire !

Si tu consommes le sacré, tu l'auras fait tien ! Digère l'hostie, et tu en es quitte !

Münzer

Lettre à Florian Geyer

21 De ce fait il a été démontré par la raison que les rayons de toutes les étoiles opèrent diversement dans les choses du monde selon les diverses propriétés de ces mêmes choses, vu que toutes les choses naissent et subsistent grâce aux rayons.

[...]

De là vient que des matières préjacentes différentes reçoivent par la biais du mouvement des formes nouvelles différentes, selon, bien entendu, que chacune est plus apte par sa nature propre à recevoir telle forme. C'est pour cela qu'à partir d'une semence de blé est engendrée une moisson de blé plutôt que d'orge dans un endroit où, si l'on avait semé de la graine d'orge, une moisson d'orge eût été engendrée grâce à la même puissance des rayons concourant dans ce lieu, laquelle — tout en demeurant la même en un endroit quelconque — opère des choses diverses selon la diversité de la matière rencontrée.

Cyrano de Bergerac

22 Enfin dans sa relation avec son interprétant immédiat, je diviserai les signes en trois classes comme suit :

1. Ceux qui sont interprétables dans des pensées ou autres signes du même genre en séries infinies.

2. Ceux qui sont interprétables dans des expériences effectives.

3. Ceux qui sont interprétables dans des qualités de sensations ou apparences.

G. Pico della Mirandola
De Hominis Dignitate

23 Il y a eu partout tellement d'invasion de races diverses, Huns, Tartares, Mongols, Normands, etc., et tant d'afflux de religions diverses, néolithique, totémique, solaire,

animiste, sumérienne, assyrienne, druidique, romaine, islamique, bouddhique, nestorienne, chrétienne, etc., que personne n'est pur, que chacun est un indicible, un indébrouillable mélange.

Ainsi, quand on se retire en soi, et qu'on arrive à supprimer le multiple débat émanant des strates de cette énorme infrastructure, on arrive à une paix, à un plan tellement inouï qu'on pourrait se demander si cela aussi ne serait pas le « surnaturel ».

Karl Marx

La critique moralisante et la morale critique

24 Qu'est-ce qu'une civilisation ? Une impasse.

Non, Confucius n'est pas grand.

Non, Tsi Hoang Ti n'est pas grand, ni Gautama Bouddha. Mais depuis on n'a pas fait mieux.

Un peuple devrait être honteux d'avoir une histoire.

Et l'Européen tout comme l'Asiatique, naturellement.

C'est dans l'avenir qu'ils doivent voir leur Histoire.

Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*

25 Qui chante en groupe mettra, quand on le lui demandera, son frère en prison.

Antonin Artaud

26 Des hommes ont jugé qu'un roi peut faire pleuvoir ; nous disons que c'est là contredire toute expérience. Aujourd'hui, on juge que l'aéroplane, la radio, etc. sont des moyens de rapprochement des peuples et de diffusion de la culture.

Charles De Gaulle

27 Paul Valéry a bien défini la civilisation moderne, l'euro-péenne ; je n'avais pas attendu les précisions qu'il fournit sur ses bornes pour en être dégoûté.

Jamais je ne sentis que ses trous et d'où elle était absente, ce pourquoi pendant mon enfance je passais pour inapte à l'étude.

Ah ! oui, la civilisation européenne, eh bien, ni vos Romains, Grecs, ni Chrétiens n'ont plus d'oxygène assez pour personne, M. Valéry.

Le XX^e siècle, diront les gens en l'an 2500, croyait que la terre était plate.

Il y a croyance effective et il y a l'autre.

La terre n'est pas ronde, pas encore, non, il faut la faire ronde.

Les écrivains commencent à se dire de l'Univers.

Parfois il arrive que l'un d'eux se mette en voyage, pousse jusqu'à Hong-Kong, passe la nuit avec une jaune. Puis il revient, on le regarde, on l'invite à parler... Il connaît la Chine!

Semblablement; les matelots japonais du bateau amarré au mien à Rotterdam, je les écoutais, qui me parlaient de la France. L'Abbaye de Thélème, le Casino de Paris. Je les vois encore. Je les écoutais avec un visage de cuir.

Louis Aragon

28 Semblablement ceux qui sont imbéciles notoires, je me garde bien de les juger tels.

Les érudits, les savants sont ceux qui ont accepté et les imbéciles et ignorants, ceux qui n'ont pas accepté.

Pas seulement la religion, toutes les sciences sont l'objet du pari de Pascal.

« Commencez par admettre ceci et vous verrez comme tout est simple, et qu'il n'y a rien à perdre de toute façon. Même si c'est faux, puisque vous aurez acquis des connaissances que, faute de liaison, vous eussiez dû laisser là.» Mais certains se révoltent, ne veulent pas de ces *a priori*, de ces approximatives théories, de ces procédés, syllogismes, conclusions hâtives tirées d'apparences concordantes, et se révoltant trop tôt se barrent le chemin de connaissances ultérieures. Car l'appareil scientifique est un bloc.

Il ne faut pas être imbécile trop tôt.

Vers trente ans, les études faites, c'est permis, on peut redevenir simple, et faire ainsi des découvertes.

J'ai souvent remarqué, dans les études secondaires, que les élèves « imbéciles » butaient avec grande sûreté sur le hasardeux, le spéculatif et le nœud de la théorie proposée.

Ils posaient des questions au professeur là-dessus, qui leur réexpliquait la chose. Eux cependant restaient songeurs, aux rires et ricanements de la populace des forts en thème.

Dans la suite, j'ai remarqué que ces théories renversées par de successifs savants l'étaient justement par cet endroit où l'imbécile de quinze ans avait mis le doigt.

Les derniers de la classe, il leur faudrait seulement une autre culture, une culture géniale.

Beaucoup d'entre eux étaient ainsi faits qu'ils eussent compris la vie par le plus simple, par le plus bas, et le plus sûr.

Pour ce qui est de la religion catholique, quand je l'étudiais, je me méfiais beaucoup des évêques, chanoines et professeurs de cours de de

théologie et de philosophie. Ils sont fort roués, je pensais. Meilleur me paraissait le curé d'Ars, blackboulé à tous examens et questions théologiques, ou saint Joseph de Cupertino surnommé l'âne, et Ruysbroeck l'admirable qui faisait tout de travers, qui ne comprirent point infiniment de détails, mais l'essentiel jusqu'à la moelle: *le Dieu qu'il y avait à aimer*.

« Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc saeculo, *stultus fiat ut sit sapiens* (saint Paul).»

C'est presque une tradition intellectuelle de faire confiance aux fous. Mais moi, je pense surtout beaucoup de bien des imbéciles.

Wittgenstein, Fiches

29 Un enfant pourrait dire à un autre: « Je sais que la terre est vieille de plusieurs centaines d'années », et cela voudrait dire: Je l'ai appris.

Socrate

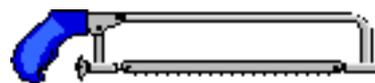
30 Ce que nous devons plutôt considérer en premier lieu, c'est le rôle de la décision que l'on prend en faveur d'une proposition ou contre elle.

Bonaparte

31 Mais je pourrais dire aussi: Il m'a été révélé par Dieu qu'il en est ainsi. Dieu m'a appris que ceci est mon pied. Et si quelque chose arrivait qui semble contredire cette connaissance je *le* considérerais forcément comme illusion.

Feuerbach

Manifestes philosophiques



Scie à métaux

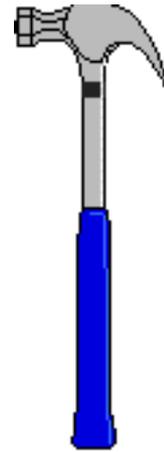
Authentiques auteurs des citations :

- 1 Descartes, Règles pour la direction de l'esprit. — 2,4, Wou Men Kouan. — 3 Hegel, L'Esthétique. — 5 El Hindî, L'Épître du cadeau. — 6 Nicolas de Cusa. — 7 Feuerbach, L'Essence du Christianisme. — 8 Mary Schelley. — 9, 10 Augustin, Confessions, livre XXII. — 11 Abd Al Karim Al Jily. — 12 Jacob Böhme, Epîtres théosophiques 20, 3. — 13 Héraclite. — 14 Protagoras, La vérité ou discours destructif. — 15, 16 Démocrite. — 17 Jacob Böhme, De la signature des choses. — 18 Lie Tseu. — 19 Tcouang Tseu. — 20 Max Stirner, L'Unique et sa propriété. — 21 Al Kindy, De Radis. — 22 Charles S. Peirce. — 23, 24, 25, 27, Michaux. — 26, 29, 30, 31, Wittgenstein, De la Certitude.

Pensée et travail *et la question* *du moi*

Une critique de l'ouvrage de R. Pouivet
Après Wittgenstein, Saint Thomas

par Jean-Pierre Depétris



Marteau

Après Wittgenstein, Saint Thomas. Le paradoxe de cet ouvrage est déjà dans le titre, le premier mot du titre. Non : Roger Pouivet ne postule pas une filiation de Thomas à Wittgenstein, ne fait heureusement pas du second un lointain disciple du premier, mais une lecture rétroactive de l'ancien à partir du contemporain.

Un troisième auteur tient une place très importante dans ce court ouvrage : Descartes, qui est accusé d'avoir introduit dans la philosophie occidentale le sujet, l'ego, la psychologie, l'âme, en un mot l'introspection, au détriment du langage, d'une analytique qui en serait obliérée.

Roger Pouivet met certainement ici le doigt sur un symptôme, mais je ne suis pas convaincu qu'il nous en sorte. Structure signifiante et sujet pensant se font masques : tantôt la philosophie s'enferme dans le signe, le symbolique, le système signifiant, tantôt elle s'ouvre à la nature, mais pour faire naître, comme son opposé, un « moi transcendantal », une « intériorité » qui fait oublier ses opérations cognitives.

J'hésite à suivre l'auteur quand il voit dans Descartes l'initiateur de l'introspection. Tout au plus a-t-il initié des problèmes qui ont entraîné quelques uns de ses successeurs dans la voie de l'introspection. Ramener l'ego de Descartes à l'intériorité me semble un contresens que la fréquence ne rend pas acceptable.

*

Si l'on veut reprocher à Descartes son « je » on doit alors aussi le reprocher à Wittgenstein qui ne lui cède pas une moindre place.

« Comment est-ce que je sais que ma main est ma main ? » interroge Wittgenstein, comme le fait à peu près Descartes, pour conclure qu'il n'est en ce domaine nul besoin de preuve.

« Si le vrai est ce qui est fondé alors le fondement n'est pas vrai, ni faux non plus ». Chez l'un comme chez l'autre, le fondement est l'intuition : Je vois, je comprends, je sens... Celui qui ne « voit » pas que 2 et 2 font 4, quelle démonstration pourrait l'en convaincre ?

Or, comment pourrait-il y avoir intuition, compréhension sensation..., sans sujet intuitionnant, comprenant, sentant...?

Ici Roger Pouivet me répondrait que cette notion de sujet n'est qu'une rhétorique trompeuse, puisqu'il suffit qu'il y ait bien compréhension, sensation... et que tout est compris dans cet acte. Y aurait-il un sujet sentant indépendant de la sensation ? Voilà le genre de sophisme fallacieux dont nous libérerai-ent conjointement Wittgenstein et Thomas. Descartes y tombe-t-il ? Où y aurait-il, à l'inverse, une sensation indépendante d'un sujet sentant ?

Que recouvre en réalité cette question quasi grammaticale ?

*

Il n'y a pas de sensation (de pensée, de perception...) sans un « je sens » (pense, perçois...) pas plus qu'il n'y a de « je » qui attende la sensation pour sentir. L'actualisation de la sensation est dans un acte à la première

personne du présent.

Soit, mais qu'en est-il de l'organe, de l'outil, du dispositif, de la structure...? Peut-on dire que les yeux voient, ou le cerveau, ou le nerf optique? (Descartes, *Dioptrique*.) Il y a certes sensibilité, mais où y aurait-il sensation, vision? Et qu'est-ce que cela voudrait dire? Et serait-ce le langage qui parle, qui pense, qui conçoit? les systèmes numériques qui comptent?

Aucune réponse scientifique, ni même philosophique ne peut être donnée à ce « Qui? ». Pour qu'il y ait science ou même philosophie, la réponse doit au contraire être déjà là: Moi. Ce n'est même pas un postulat, c'est une posture. Ce ne seraient certainement ni Descartes, ni Wittgenstein qui diraient le contraire.

Cette simple réponse « moi » est loin d'être celle qui est toujours invoquée: le cerveau, le système neuro-endocrinien, le corps; la personnalité, avec ses racines culturelles, ethniques, métissées ou non, historiques, voire cosmiques, si ce n'est divines; un patrimoine génétique, phylogénétique, ontogénétique; l'organique avec ses prothèses cognitives, la conscience, l'inconscient..., que sais-je?

Il me semble que l'aristotélisme latin, et singulièrement Thomas, que je connais il est vrai trop mal, pêchent de ce côté là, plus que l'aristotélisme arabe, mais comme le font aussi bon nombre de philosophes modernes, ou encore analytiques.

*

Quels sont plus précisément les enjeux d'une telle question qui risque de se réduire à un exercice d'école? Le premier enjeu, Descartes l'illustre bien, est la science.

La nouvelle science, celle qu'on appelle seule aujourd'hui « La Science », qui naît en Europe à la Renaissance, s'oppose à la scolastique théologique tout autant que cette dernière s'oppose à elle. Cette scolastique moyenâgeuse est pour l'essentiel héritée de l'aristotélisme arabe. Thomas cite plus Avicenne qu'Aristote.

Les philosophes arabes n'étaient pas des religieux, des théologiens professionnels, ils étaient des hommes de l'art: médecins, mathématiciens, philologues. En assimilant cette philosophie, les théologiens européens la coupaient de toute technique, de tout savoir pratique, de toute expérience objective.

Pendant ce même temps, les techniques pénétraient en Europe, soit en provenance du

monde arabe, soit de l'Extrême-Orient. Dans les deux cas, elles étaient coupées de leurs fondements, ou de leurs développements philosophiques, disons de la vision du monde dont elles étaient dépendantes. Ainsi se développaient un monde de la méditation théologique et un autre de la réflexion sur les arts et les techniques, qui s'ignoraient pour l'essentiel, et même s'excluaient.

La scolastique cherchait à établir un système cohérent, et même apaisant du monde et, plus pratiquement, à apprendre à penser aux élites de clercs de l'Occident Chrétien. Ce n'étaient pas là les préoccupations des pionniers de la « philosophie naturelle ». Eux cherchaient à découvrir et à comprendre, à *comprendre comment faire*. La science, « la philosophie naturelle », a dès l'origine partie liée au travail et aux modalités opératoires. Elle rompt avec une attitude de conscience contemplative, observatrice, voire analytique mais en tout cas passive. Elle suppose d'adopter celle de sujet agissant.

Le travail, dans la mesure où il recherche la résistance des matériaux (du réel), passe par une affirmation du « je ».

*

Ces remarques n'enlèvent ni l'intérêt, ni la légitimité d'une lecture wittgensteinienne de Thomas d'Aquin, et sans doute y découvre-t-on combien des clartés neuves peuvent jeter des ombres. Peirce aussi a une dette envers la scolastique, notamment Scott et Ockham. Au cours de ces derniers siècles, une philosophie analytique a souvent retrouvé de bons manches jetés avec de vieilles cognées aristotéliennes, et souvent même la cognée toute entière.

Je suis aussi parfaitement conscient de l'ambiguïté de ces notions d'ego ou de sujet. Je considère cependant que les lectures que l'on peut faire encore aujourd'hui de Descartes et de Wittgenstein recèlent plus d'affinités et d'éclairages convergents que d'antagonismes, et que ces points conservent dans l'ensemble une clarté toujours neuve.

*

Je ne sais si Descartes ou la science nouvelle introduisent l'intériorité dans la philosophie. Il est sûr du moins que Descartes et le nouvel esprit scientifique l'excluent de la science. La nature perd son « intérieur », son côté caché, son « au-delà », son « mystère », son « âme »,

sa vie même. Elle est ramenée à la mécanique, au modèle géométrique.

Plus la science s'étend, plus elle géométrise le monde : pas seulement la physique (Galilée, Newton), ou la chimie (Lavoisier), mais la biologie, la vie (Bichat, Lamarck, Darwin, Bernard), la pensée (Boole, Peirce, Frege), la conscience même (James, Mach, Freud).

Pas de réponse à un « Qui ? » dans ce monde, si ce n'est « Moi » — ou « toi », « nous », mais associés alors dans un travail, une action, médiés par ce monde, et qui passe de toute façon d'abord par « moi ».

Il me semble que c'est ainsi que Wittgenstein échappe au « mythe de l'intériorité ». Son emploi immodéré de la première et de la deuxième personne du présent n'est pas qu'un effet de style. (Voir les exemples dans la première partie de *Investigations*.) Sinon, il est dur, dans les ombres que projette la science, de ne pas être saisi par un effet de profondeur.

Je suis Pouivet quand il refuse à l'esprit « un accès à ses propres contenus », parce que c'est justement le terme de « contenu » qui est impropre. S'il est vrai que pour Thomas comme pour Wittgenstein ce ne sont pas des « états mentaux » qui donnent à nos pensées et à nos actes leurs sens, je ne crois pas que ce soit, pour le second, des *habitus* comme pour Thomas, même à les traduire par « dispositions » ; c'est « moi » qui les leur donne, et ils sont bien sûr toujours en jeu.

— *Quand j'emploie un mot, répliqua Humpty d'un ton méprisant, il signifie ce que je veux qu'il signifie, ni plus ni moins.*

— *La question est de savoir, dit Alice, si vous pouvez donner à un mot tant de sens différents.*

— *La question est de savoir, dit Humpty, qui est le maître, c'est tout.*

Lewis Carroll.

Création et folie

Une histoire du jugement psychiatrique

Frédéric Gros

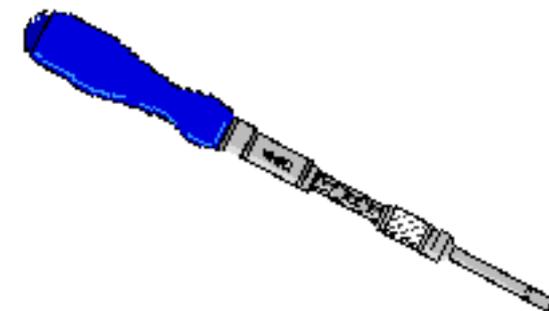
Puf/ Perspectives Critiques

118 FF

C'est un bien vieux lieu commun que d'associer génie et folie, et auquel le dix-neuvième siècle a prétendu donner un fondement scientifique. *Création et folie* fait l'archéologie de cette prétention.

Ce lieu commun recouvre pourtant des jugements très distincts sur la folie, le génie et leurs rapports. Rien à voir entre celui qui les identifie aux mêmes déviations de dégénérés, et celui qui ne voit dans la folie qu'une forme, certes malheureuse de singularité d'esprit.

Rien à voir entre les vociférations savantes contre les artistes dégénérés de l'entre deux siècles, et la charge contre l'institution psychiatrique des surréalistes — rien, si ce n'est ce lieu commun.



En lisant cet ouvrage, on se dit que la folie, l'inspiration et leurs rapports sont au moins aussi problématiques que la normalité et son rapports avec elles.

On peut s'étonner aussi que les dérèglements de l'esprit n'aient jamais été considérés avec autant de sang froid que ceux de toute autre fonction biologique. Il en est de bénins et de passagers, de graves et de chronique, ou inversement, et de plus ou moins invalidants. Mais il se trouve aussi que nous vivons avec une telle idée de la pensée, de l'esprit, que nous avons les plus grandes peines à penser leurs dérèglements. Sans aucun doute est-ce une conception fausse.

A TRAVERS CHAMPS

SILEX_ 

> Séminaire InterLinguistique d'Écriture eXpérimentale <

le bulletin du SILEX

a un tirage illimité grâce à la photocopie, qui nous permet de répondre à la demande en investissant le moins possible et sans nous encombrer de stocks. Nous pouvons ainsi n'envoyer qu'un exemplaire à nos diffuseurs qui se chargent de le reproduire. (L'idéal serait que tous nos correspondants nous envoient leurs collaborations sur disquettes (*Claris Works* de préférence, *Macintosh* ou PC) et, si possible, déjà mises en page au format de la revue : police *Times*, corps 12).

Nous considérons que toute l'importance, dans une publication, doit être donnée au texte, et nous cherchons dans tout ce qui doit le servir les formes et les moyens les plus sobres, les plus neutres et les plus économiques. Si nous le pouvions, nous préférerions payer les auteurs plutôt que le papier et l'impressions.

Nous sommes soucieux de trouver les lecteurs auxquels notre travail s'adresse, mais aucun souci pécuniaire ne nous contraint à en accroître le nombre au-delà. Nous n'hésitons pas non plus à abonner ceux dont nous souhaitons être lus.

Nous avons pensé nos publications de manière à réduire au minimum les problèmes matériels et financiers. Nous ne pouvons cependant pas les faire disparaître. Nous les réduirons d'autant mieux que des lecteurs voudront bien s'abonner.

Nous assurons toute personne qui s'aviserait de photocopier nos publications et de les diffuser, même gratuitement, (nous épargnant ainsi un ennuyeux et onéreux effort) qu'elle ne subira aucune poursuite de notre part (à la condition que les copies soient conformes à l'original), mais que nous ne renonçons pas pour autant à ce droit.

C/° Jean-Pierre Depétris
50 rue Fort du Sanctuaire
13006 Marseille
<http://jdepétris.free.fr>
<mailto:jdepétris@free.fr>

*La meilleure façon de parler
C'est encore la notre
C'est de mettre un mot d'avant l'autre
Et de recommencer
Dans la troupe y a pas d' langue de bois...*

